



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU

CHAPITRE XI.

Fondation de l'Université d'Alcala.

Le milieu du XV^e siècle vit en Espagne, comme en d'autres pays de l'Occident, les sciences recommencer à fleurir, et en particulier les études philologiques et littéraires. La Castille, alors la principale puissance de l'Espagne encore morcelée, avait pour roi Jean II, père de la reine Isabelle-la-Catholique, lequel, pendant son long règne (de 1406 à 1454) n'avait eu de sollicitude dans son royaume que pour les arts et les sciences. Aussi, pendant que tout le reste languissait, commencèrent-ils à fleurir, et à gagner peu à peu les cœurs des Castellans, surtout de la noblesse. Mais sous le règne orageux et sans gloire du sauvage Henri IV, ces tendres germes furent de nouveau foulés aux pieds et écrasés durant les guerres civiles; et lorsqu'Isabelle hérita, en 1474, du trône de son frère, tout ce que son père avait planté était anéanti. Les écoles étaient réduites à un très-petit nombre, parmi lesquelles celle de Salamanque seule méritait d'être nommée. Isabelle avait hérité de son père l'amour des sciences, en y joignant, simple femme, ces qualités héroïques et ces grandes vertus royales qui, pour le malheur des Castellans, avaient complètement manqué à son père. A l'exemple de Jean II, elle aimait à amasser des livres et favorisait l'établisse-

ment des bibliothèques (1); et même sur le trône, au milieu de ses nombreuses occupations, elle apprenait encore la langue latine. Elle en acquit même dans l'espace d'un an une connaissance suffisante, laquelle manquait à son époux Ferdinand, dont l'esprit d'ailleurs était en général moins cultivé que le sien (2).

La guerre qu'elle avait eu à soutenir contre la Beltranée et le Portugal pour la succession au trône, ne lui avait pas permis, dans les premières années de son règne, de travailler sur une grande échelle en faveur des études; mais lorsqu'elle fut affermie sur le trône, elle dirigea aussi de ce côté-là son regard pénétrant, et accorda aux sciences une protection si puissante, que sa sollicitude royale fit naître une des époques les plus florissantes de la littérature espagnole. Ce fut sous son règne que fut introduit en Espagne l'art de l'imprimerie, récemment inventée; elle le protégea, le répandit et le soutint généreusement. Elle récompensait et encourageait l'habileté des imprimeurs étrangers ou indigènes, par des privilèges civils, l'exemption des impôts, etc.; la libre entrée des livres étrangers accrut encore la concurrence et stimula le zèle. Bientôt on vit imprimer en Espagne, des chansons, des ouvrages classiques et religieux, et même une traduction de la Bible, que publia à Valence le frère de saint Vincent Ferrier. Souvent de bons ouvrages furent imprimés aux frais de la reine; plus souvent encore, aux frais de Ximènes; lequel donnait en outre des primes aux plus habiles ouvriers, et favorisa cet art naissant, au point que bien-

(1) Voir dans Prescott les preuves et pièces justificatives. Hist. de Ferd. et d'Is., I. p. p. 558.

(2) Marineus Siculus de réb. hisp. l. XXI, p. 506, dans Hispaniæ illustratae scriptores, t. 1. Francof. 1603.

tôt toutes les villes importantes d'Espagne possédèrent des presses activement occupées (1).

Isabelle avait reçu d'Allemagne plusieurs de ses imprimeurs; mais ses savants, elle les tira de l'Italie, qui alors l'emportait sur tous les autres pays par l'éclat de sa littérature. C'est ainsi que vinrent à sa cour les frères Antonio et Alessandro Geraldino (2), humanistes instruits: le savant Pierre Martyr, né à Arona sur le Lac majeur (3), d'une famille unie d'amitié avec les Borromée, y fut amené de Rome par le comte Tendilla, son ambassadeur (1487); et l'amiral Henriquez amena de Sicile, Lucio Marineo Siculo. La reine les reçut de la manière la plus amicale, et les considéra comme de précieuses greffes à enter sur le tronc de la littérature espagnole afin de l'ennoblir. Mais à côté d'eux, on n'oublia pas ceux qui, nés en Espagne, avaient été recueillir à l'étranger des connaissances rares et nombreuses, et que la reine, après leur retour, employa dans les chaires de l'enseignement public; tels furent, par exemple Antoine de Lebrija (Nebrissa) et Arias Barbosa. Elle se servit principalement des deux Geraldino pour l'éducation de ses propres enfants, qui reçurent une instruction plus soignée que peut-être aucun autre prince ou princesse de l'Europe à cette époque. Erasme lui-même fut étonné des connaissances scientifiques de la fille cadette d'Isabelle, mariée à Henri VIII d'Angleterre; et le grand humaniste espagnol, Vivès (1540), raconte avec admiration que l'infortunée Jeanne,

(1) Fléch., hist. du card. Ximènes l. VI, p. 508. Prescott, ib. 574-576.

(2) Le dernier fut plus tard évêque de Saint-Domingue, en Amérique.

(3) Voir Mart. Ep. 239 et 248. Il ne faut pas le confondre avec le fameux réformé P. Martyr Vermilius, auparavant moine Augustin.

mère de Charles-Quint, était en état d'improviser des discours en latin (1).

Ce dut être avant tout un exemple pour la noblesse, dont la reine avait particulièrement à cœur la bonne éducation et le perfectionnement. Elle lui avait destiné pour maître Pierre Martyr, qui, bientôt après son arrivée en Espagne, avait abandonné les muses pour les armes, et pris part à la guerre contre les Maures. Mais après la conquête de Grenade (1492), au moment où il voulait recevoir les saints ordres (2), la reine l'invita, par l'entremise du grand cardinal Mendoza, à venir la trouver; et le pria de se charger, par amour du bien, et moyennant de riches émoluments, de l'instruction de la jeune noblesse qui suivait la cour (3). Martyr y consentit, et la reine fonda, comme autrefois Charlemagne, une *schola palatina*, c'est-à-dire, une sorte d'académie ambulante, qui accompagnait la cour. Les commencements furent difficiles, attendu que la jeune noblesse n'estimait que les arts qui ont rapport à la guerre et méprisait les beaux-arts, comme inconciliables avec elle. Toutefois, dès le mois de septembre 1492, Martyr parle de meilleurs résultats; il raconte que sa maison était toute la journée remplie de jeunes nobles, et qu'Isabelle elle-même y envoyait chaque jour ses proches et ceux du roi (4). Quoique chanoine et plus tard Prieur de Grenade (5) (charge qui répondait peut-être à celle de prévôt de la cathédrale,

(1) Erasmi Epist. l. XIX, ep. 31; et l. II, ep. 24, Vivès, de Christiana femina ep. 4, cfr. Prescott, l. c. p. 860, note 7.

(2) P. Mart. Ep. 113, ed. Elzev. 1670. Il ne fut, du reste, ordonné prêtre qu'en 1505, dans un âge déjà passablement avancé, comme il le dit lui-même dans sa lettre 281.

(3) C'est ainsi qu'il le raconte lui-même, ep. 102.

(4) Mart. Ep. 113 et 115.

(5) Mart. Ep. p. 188-281 et 283. Fléchier (préface, p. vi) et d'autres.

puisqu'il dit à ce sujet, ep. 566 : *cui magistratui, Antistite absente, cleri regimen incumbit*), il restait cependant constamment à la cour; et il travailla avec tant de succès, que la jeune noblesse fit des progrès remarquables, et que, bien des années après, ses anciens élèves l'honoraient encore comme un père. Il dit lui-même que presque toute la noblesse castillane avait été nourrie par lui du lait de la littérature.

A côté de Martyr travaillaient d'autres savants distingués, entr'autres Lucio Marineo Siculo, d'abord professeur à Salamanque, et transféré ensuite à la cour, vers l'an 1500. Ils contribuèrent avec tant de succès à la culture intellectuelle de la noblesse espagnole, qu'on ne considérait plus comme appartenant à la noblesse, un espagnol qui regardait les sciences avec indifférence; et Érasme déclara que les Espagnols, dans l'espace de quelques années, s'étaient élevés à un si haut degré dans les beaux-arts, que, non-seulement ils excitaient l'admiration des peuples les plus cultivés de l'Europe, mais qu'ils pouvaient même leur servir de modèles. (1) Des membres des plus grandes maisons de cette noblesse espagnole, d'ailleurs si fière, ne faisaient aucune difficulté d'accepter des chaires dans les universités: ainsi, l'on vit enseigner à Salamanque, don Gutierre de Tolède, fils du duc d'Albe et cousin du roi et don Pedro Fernandez de Velasco, fils du comte de Haro (2).

l'appellent doyen du chapitre; mais cette dignité appartenait au docteur François Ferrera, comme il ressort de la lettre 345 de Mart., tandis que souvent il s'appelle lui-même Prieur de Grenade. La lettre 357 de P. Mart., montre que le priorat n'était pas non plus identique avec l'archidiaconat de la cathédrale.

(1) Erasme, Ep. 977. Prescott, I p. 574 et 566.

(2) Prescott, I p. 565.

Les grandes dames disputèrent, aux nobles seigneurs le prix de la science, et plusieurs même montèrent dans les chaires des universités pour y faire des leçons publiques d'éloquence et de littérature classique (1). Ce nouveau zèle pour la science remplit les anciennes écoles et en fit fonder de nouvelles : toutefois Salamanque, l'Athènes de l'Espagne, avec ses 7000 étudiants, brillait d'un éclat plus vif que toutes les autres. Un jour, Martyr (1488) y expliqua Juvénal devant un auditoire si nombreux, que les avenues de la salle étaient obstruées, et que le professeur dut y être introduit sur les épaules des élèves (2). Mais au commencement du 16^e siècle, on vit entrer en lice avec l'antique renommée de Salamanque, la nouvelle université d'Alcala. vaste fondation de Ximènes, et que les Espagnols ont eux-mêmes appelée la huitième merveille du monde (3).

Lorsque Ximènes était encore grand vicaire de Sigüenza, il avait déjà montré beaucoup d'estime et d'amour pour les sciences, non-seulement en cherchant à combler, par l'application et l'étude, les lacunes de sa propre instruction ; mais encore en persuadant à son opulent ami, l'archidiacre Jean Lopez de Medina Celi d'Almazan, de fonder l'académie de Sigüenza.

En même temps que la reine, plusieurs prélats et Grands d'Espagne avaient reconnu la nécessité d'une instruction plus étendue, pour toutes les classes du peuple espagnol, et, en particulier, pour le clergé. Déjà le concile d'Aranda, un an avant l'avènement d'Isabelle au trône, avait trouvé nécessaire de régler que personne

(1) Prescott, *ibid.* p. 366, etc. (2) Mart. Ep. 57.

(3) Robles, *Compendio de la vida y hazanas del card. Xim. Toledo*, 1604, p. 427.

ne pouvait recevoir les ordres sacrés, s'il ne comprenait le latin (1). En conséquence, pour procurer à toutes les provinces de ce vaste royaume les moyens d'acquérir la science et l'instruction, on avait, vers ce temps là, fondé une foule d'académies : François Alvar (2), celle de Tolède ; Roderic de Saint-Aelia, celle de Séville ; l'archevêque Talavera, celle de Grenade ; l'évêque Mercatus d'Avila, celle d'Ognate ; le comte Giron d'Urena, celle d'Ossuna ; et le pape Alexandre VI, celle de Valence (3).

Mais tous ces établissements furent de beaucoup surpassés par celui de Ximènes. Ce prélat, aussitôt après son élévation inespérée au siège de Tolède, résolut de fonder, à l'aide des riches revenus de son archevêché, un asile pour les sciences (4). Le lieu le plus convenable à ce sujet lui parut être Alcala de Hénarès, l'ancienne Complute (5), qui déjà depuis deux siècles possédait une école, et où les archevêques de Tolède avaient l'habitude de faire souvent leur résidence. L'air pur et le beau ciel dont on y jouit, ainsi que sa belle situation sur les rives du Hénarès, recommandaient cette ville à son attention ; et dès l'an 1498, Ximènes prit les premières dispositions pour l'exécution de son vaste plan. Il détermina l'emplacement des futures constructions et agréa les plans de Pierre Gumiel, un des plus célèbres architectes que possédât alors l'Espagne. En 1500, il posa lui-même, avec une grande solennité, la première pierre du collège

(1) Harduin, *collect. concil. t. IX*, p. 4504.

(2) Ecolâtre de Tolède, Gomez, *de vita et rebus gestis Fr. Ximenii, etc.*, dans le tome I des *Hispaniæ illustratæ scriptores Francof.* 1603, p. 976, 50.

(3) Gomez, l. c. p. 933. (4) *Id.*, l. c. p. 957.

(5) *Quæ dicitur esse Complutum : sit vel ne, nil mihi curæ*, dit P. Mart., Ep. 234.

de Saint-Ildephonse , fit un discours analogue à la circonstance , bénit le terrain de l'emplacement , et fit des prières publiques pour la réussite de cette fondation. Gonzalvo Zégri , que Ximenès avait baptisé peu de temps auparavant et qu'il s'était attaché , déposa , d'après une ancienne contume , suivant les expressions dont se sert déjà Gomez au XVI^e siècle , des monnaies d'or et d'argent dans les fondements , ainsi qu'une figure en bronze , représentant un Franciscain , et dont la poitrine creuse renfermait les titres de fondation écrits sur parchemin (1).

Pendant que Ximenès était occupé des premiers travaux de cette construction , éclata dans les monts Alpujarras une révolte des Maures , à propos de laquelle les deux rois rappelèrent Ximenès à Grenade. Mais aussitôt qu'il y eut terminé cette affaire , et recouvré de nouvelles forces à la suite de la maladie grave dont il fut alors atteint , il se hâta de retourner sans délai à Alcalá , pour presser les travaux et embellir la ville elle-même par l'établissement de nouvelles rues (2). Cela se passait sur la fin de l'année de 1501 et dans le commencement de l'année 1502 , et Ximenès resta à Alcalá jusqu'à la fin d'avril. De là il dut se rendre le 1^{er} mai 1502 à une assemblée générale tenue à Tolède , pour assister à la reconnaissance solennelle de Jeanne et de Philippe comme héritiers du trône. Il mit à profit le séjour de cinq mois qu'il fit dans cette ville , pour méditer de vastes plans littéraires et procurer à sa nouvelle école un supplé-

(1) Gomez et Robles sont d'accord pour fixer à l'an 1500 la fondation de l'université ; mais le premier se trompe en faisant baptiser Zégri un peu plus tard seulement , lui qui le fait assister à la pose de la première pierre , avec son nom de baptême. La cérémonie susdite eut lieu entre la conversion des rebelles de l'Albaycin et la révolte de l'Alpujarras. Or. Zégri avait été baptisé avant l'émeute de l'Albaycin.

(2) Gomez , l. c. p. 964 , 54.

ment considérable de revenus annuels sur la cassette royale (1). Il sut encore lui procurer d'autres faveurs , à la naissance du prince Ferdinand (10 mars 1503) qu'il baptisa cinq jours après. La reine , en effet , accorda alors à la ville universitaire de tels privilèges , qu'ils devaient y attirer en grand nombre des professeurs et des élèves. Aussi , en mémoire de ces bienfaits , on conserva toujours à Alcalá le berceau du prince Ferdinand (3).

Lorsque la Cour eut quitté Alcalá , Ximenès se rendit pendant l'été de 1503 à Brihuega , le Tivoli des archevêques de Tolède , où l'air était plus frais. Mais bientôt une maladie le força à se retirer à Santorcaz , où il avait été autrefois prisonnier ; et après s'y être rétabli , il retourna pour Noël à Alcalá (3). Bientôt après , il fut mandé à Médina del Campo , pour consoler la princesse Jeanne : et même après le départ de l'archi-duchesse , il y prolongea son séjour à cause de la maladie d'Isabelle , jusqu'à ce que les affaires de son diocèse le rappelèrent à Tolède. Il retourna ensuite à Alcalá pour activer les travaux par sa présence : là souvent , on le voyait sur l'emplacement des constructions , la règle à la main , examinant les murailles , mesurant les rapports , et encourageant les travailleurs par son exemple et par ses largesses (4).

Vers cette époque là , à la fin de 1503 et au commencement de 1504 , arrivèrent enfin de Rome les brefs d'institution de la nouvelle Université. Déjà depuis quatre ans , Ximenès avait à cet effet envoyé à Rome François Ferrera , abbé de l'église d'Alcalá ; mais l'affaire avait traîné en longueur pour des motifs inconnus , jusqu'à ce

(1) Gomez , l. c. p. 972. (2) Id. ibid. 973 , 33. (3) Id. , ibid. 974 , 53.

(4) Fléch. l. , c. liv. VI.

qu'enfin Alexandre VI († 18 août 1503) et Jules II (élu le 1 novembre 1503) accordèrent à la nouvelle université les libertés et les privilèges les plus étendus, lesquels furent encore augmentés plus tard par Léon X (1).

La partie principale de la nouvelle université, était le collège de Saint-Ildephonse, ainsi nommé du patron de Tolède, que Ximenès vénérât d'une manière particulière. Le 26 juillet 1508, on y installa sept professeurs appelés de Salamanque; c'étaient: Pierre Campus, Michel Carascus, Fernand Balbas, Barthélemy Castrus, Pierre Sanctacrucius, Antoine Rodericus et Jean Fontius (2). Ce collège devait plus tard comprendre 33 membres, selon Gomez; 24 seulement, d'après Robles, ainsi que 12 prêtres qui, sans prendre part à ce qui concernait les études, devaient seulement soigner le culte divin, remplir à l'université les devoirs de curés, réciter en commun les heures canoniales, et distribuer aux pauvres les restes de la table et les aumônes qui leur étaient destinées.

Les professeurs proprement dits, tous théologiens, avaient pour la plupart des chaires académiques, ou se préparaient seulement, comme les Fellow's anglais, à des charges importantes; tandis que d'autres parmi eux paraissaient avant tout destinés à l'administration (3).

Les membres du collège de Saint-Ildephonse avaient en effet l'administration de toute l'université; et extérieurement aussi, ils se distinguaient de tous les autres habi-

(1) Gomez, l. c. p. 965, 6, etc. Fléch., liv. I, p. 407. Ces deux écrivains exposent cet événement avec des circonstances qui appartiennent à l'an 1502, mais à tort, car Jules II ne monta sur le trône pontifical que vers la fin de l'an 1503.

(2) Gomez, l. c. p. 1006.

(3) Gomez, l. c. p. 1045, 27, 45.

tants de l'université par leur mise imposante. Ils portaient en effet une robe rouge, entièrement fermée, avec une espèce d'étole de même couleur et large d'une main, laquelle placée sur l'épaule gauche, descendait presque jusqu'aux talons et formait de larges plis sur le dos (1).

A côté de ce collège principal, Ximenès fonda encore une suite d'autres instituts, correspondant aux différentes espèces de besoins; tels furent les deux convicts de Saint-Eugène et de Saint-Isidore, en faveur des étudiants pauvres des langues classiques. Quarante-deux jeunes philologues pouvaient y rester trois ans sans frais; et outre l'instruction commune qu'ils recevaient des six professeurs de philologie attachés à l'Université, ils avaient encore à la maison des exercices particuliers, entr'autres une discussion tous les quinze jours. Des examens sévères devaient décider de leur avancement dans un cours plus élevé, et de leur admission aux sciences spéciales; et ces règlements eurent de si bons résultats, qu'Alcala, au jugement d'Erasmus, se distingua précisément et surtout par d'habiles philologues (2).

Deux autres collèges, celui de Sainte-Balbine, dont Ximenès portait le titre comme cardinal, et celui de Sainte-Catherine, étaient destinés aux étudiants en philosophie. Dans le premier, on étudiait pendant deux ans la dialectique, et dans le second, pendant le même espace de temps, la physique et la métaphysique. Chacun de ces collèges comptait 48 élèves, dont les plus âgés devaient surveiller les plus jeunes. On assistait aux leçons des huit professeurs de philosophie de l'université; mais il y avait en

(1) Gomez, l. c. 1007, 46.

(2) Academia Complutensis non aliundè celebritatem nominis auspicata est, quam a complectendo linguas ac bonas litteras. Erasmus, Ep. 755. Prescott, l. p. 572, note 30.

outre, tous les quinze jours, des disputes publiques en présence du recteur et du chancelier de l'université; et les boursiers recevaient successivement les grades de bachelier, de licencié et de maître ès arts (1).

Un autre édifice, consacré à la Mère de Dieu, était destiné aux étudiants malades; mais s'étant trouvé plus petit que Ximenès ne le désirait, il en fit construire un plus vaste pour le même but en 1514, et assigna le premier à dix-huit théologiens pauvres et à six médecins, dont le temps d'étude, pour les uns et les autres, devait être de quatre ans.

Un sixième collège, qu'on nomma *minus* (plus petit) fut fondé à l'honneur des deux princes des Apôtres, saint Pierre et saint Paul, et destiné à 12 étudiants Franciscains qui, sous un gardien spécial, et séparés du couvent des Franciscains de l'endroit, devaient s'occuper uniquement d'étude. Il en sortit, au témoignage de Wadding, beaucoup de généraux d'ordre, de provinciaux, d'évêques et de savants (2).

Le Collège des trois langues, consacré à saint Jérôme, fut destiné à recevoir 30 élèves boursiers, dont dix devaient apprendre à fond le latin, dix le grec, et dix l'hébreu (3). Il s'éleva ainsi successivement un si grand nombre d'édifices à l'usage de l'université d'Alcala, que l'on fit le jeu de mots suivant sur le pieux fondateur: « Jamais Tolède n'a possédé un évêque plus édifiant que Ximenès (4).

Mais à côté des fondations de l'archevêque, la gloire de la nouvelle université fit encore surgir beaucoup d'au-

(1) Gomez, l. c. p. 404, 49, etc.

(2) Wadding, *Annales Minorum*, t. XV, p. 443. Gomez, l. c. p. 404 et 405.

(3) Robles, l. c. p. 432. (4) Fléch., l. c. p. 504.

tres institutions. Bientôt, en effet, tous les ordres religieux d'Espagne, à l'exception des Bénédictins et des Hiéronymites, eurent leurs maisons à Alcala, pour faire participer les jeunes religieux aux bienfaits de cette école célèbre (1).

La surveillance de tous ces collèges, où celui de Saint-Ildephonse puisa pour compléter de nouveau le nombre de ses membres, appartenait au recteur avec ses trois conseillers; et c'était aussi à eux, d'après la règle, qu'appartenait l'admission des boursiers, à l'exception de quelques places, dont Ximenès avait accordé la collation à ses parents et à d'autres personnes ou corporations. Il nomma aussi à perpétuité protecteurs de l'université, le roi régnant de Castille, le cardinal de Sainte-Balbine, l'archevêque de Tolède, le duc d'Infantado et le comte de Coruna (2).

Il établit recteur de l'université, le recteur du collège de Saint-Ildephonse et s'écarta de l'usage, souvent suivi à cette époque à Salamanque et à d'autres universités, même hors de l'Espagne, de nommer recteur magnifique, un prince, étudiant ou un jeune membre de la haute noblesse (3). A côté du recteur, il plaça trois conseillers choisis parmi les membres du collège de Saint-Ildephonse, avec lesquels ce dignitaire devait expédier les affaires de moindre importance, sans troubler les autres professeurs. C'était une espèce de sénat restreint, réélu chaque année, ainsi que le recteur, par les membres du collège de Saint-Ilde-

(1) Robles, l. c. p. 433. (2) Gomez, l. c. p. 4016.

(3) Gomez, l. c. p. 4009, 42. Voigt cite plusieurs princes étudiants nommés recteurs de l'Université de Wittenberg au 16^e siècle. (*Fürstenleben und Fürstensittas im 16^{ten} Jahrh.*). Cet usage a duré à Tubingue jusque bien avant dans le 18^e siècle. Voir Bok, *Gesch. von Tubingen*, p. 69, etc.

phonse. Mais les affaires de plus grande importance devaient être proposées et communiquées à tous les membres du collège de Saint-Ildephonse, et quelquefois même à tous ceux qui enseignaient à l'université (1). En vertu des indults pontificaux et des privilèges royaux, le recteur avait le droit de juger les fautes de ceux qui appartenaient à l'université; il jouissait d'ailleurs d'une considération et d'une influence extraordinaires, et disposait, de concert avec les trois conseillers, de presque toutes les places dans les collèges et même des chaires de professeur.

Le premier recteur, élu le jour de Saint-Luc 1508, fut Pedro Campo, un de ces académiciens qui avaient été appelés de Salamanque et placés d'abord dans le collège de Saint-Ildephonse (2).

Outre le recteur, Alcala eut, comme l'université de Paris, un Chancelier qui devait accorder les grades académiques et prendre part aux examens, aux discussions et à tous les actes scientifiques de toute espèce.

Ximenès choisit pour premier Chancelier, le savant Pierre Lerma, qu'il avait appelé de Paris, et fait abbé de Saint-Just et curé d'Alcala, et il régla, en même temps que toujours la dignité de Chancelier sera unie à cette abbaye (3).

Les professeurs furent appelés en partie de Salamanque, en partie de Paris; et Ximenès sut en peu de temps, moyennant des sommes considérables, gagner des hommes habiles; de sorte qu'à l'ouverture de l'université qui eut lieu à la Saint-Luc 1508, huit ans après le commence-

(1) Gomez, p. 4040 et 4020. (2) Id., l. c. p. 4040, 45.

(3) Gomez, l. c. p. 4040, 23, etc.

ment des constructions, presque toutes les chaires étaient remplies. On en comptait 42, dont six pour la théologie, autant pour le droit canon; quatre pour la médecine, une pour l'anatomie, une pour la chirurgie, huit pour la philosophie, une pour la philosophie morale, une pour les mathématiques, quatre pour les langues grecque et hébraïque, quatre pour la rhétorique et six pour la grammaire (1). Les premiers professeurs furent, pour la théologie: Gonzalvus Ægidius, de Burgos, le franciscain P. Clément et Pierre Sirvellus de Daroca: pour la philosophie, Michel Pardus, de Burgos, et Antoine Moralius, de Cordoue; les chaires de médecine furent remplies entr'autres par Torracona et Cartagena; et l'on avait appelé pour la philologie Démétrius Ducas, de Crète, et Nunez de Gusman Pintianus. L'hébreu fut enseigné par Paul Coronelle, juif converti; la rhétorique, par Fernand Alphonse Ferrara; et le droit canon, par Loranca et Salceus. Le droit civil seul dut encore rester de côté, étant déjà bien représenté à Salamanque et à Valladolid; Ximenès d'ailleurs ne l'aimait pas, quoiqu'il eût fait lui-même des études complètes en jurisprudence (2).

Dans le but de stimuler le zèle des professeurs, il fut réglé que les nominations ne seraient faites que pour quatre ans, au bout desquels on devait redevenir postulant. Ce fut dans le même but que Ximenès régla qu'un professeur qui n'aurait pas d'auditeurs, devrait aussi se passer de traitement particulier et être réduit à son bénéfice ou à sa place dans le collège, règlement qui, de notre temps, a de l'analogie avec le minerval de plusieurs universités (3).

(1) Rebles, l. c. p. 133. (2) Gomez, l. c. p. 4008 et 4009.

(3) Id., ibid. 4009, 6, et 4008, 46.

Ximenès chercha aussi à exciter l'ardeur des maîtres et des élèves, en se rendant souvent aux cours, et en assistant personnellement à beaucoup d'actes et de discussions académiques (1).

Le cardinal procura encore à son université le droit de décerner les grades académiques en philosophie, en médecine et en théologie, et prit pour modèle à ce sujet les règlements de l'université de Paris. Mais ce qui se faisait avec le plus de solennité et qui exigeait les épreuves les plus longues, c'était la collation des titres en théologie. On ne pouvait y prétendre qu'après s'être consacré dix ans à cette étude; et il arriva que des prêtres et des personnages considérables, depuis longtemps en possession de places et de dignités, durent encore s'astreindre comme les autres aux rigueurs théologiques. Gomez raconte même que Fernand Balbas, du collège de Saint-Ildephonse, ne devint licencié en théologie qu'à l'expiration de son rectorat (2).

Les revenus annuels que Ximenès assigna à l'université montaient, dans le début, à 14,000 ducats; mais du temps de Robles (1600), ils s'étaient déjà élevés à 30,000; et cet écrivain insiste sur cette observation, que, de toutes les fondations de Ximenès, pas une n'avait péri (3).

On vit bientôt affluer à Alcalá une foule d'étudiants de toutes les provinces de la péninsule, et la nouvelle université ne tarda pas à compter autant d'élèves qu'aucune autre ancienne université d'Espagne. Mais l'orgueil juvénile y faisait aussi quelquefois explosion; ainsi, un jour, les étudiants délivrèrent du nœud fatal un misérable qui devait être pendu, et insultèrent en outre la police (4).

(1) Gomez, l. c. 1009, 34.

(2) Ibid. ib., p. 4016 et 4018.

(3) Robles, p. 129.

(4) Gomez, l. c. p. 4010.

Ximenès pardonna et obtint aussi le pardon du roi; mais en même temps il fit des réprimandes si sévères, que jamais, tant qu'il vécut, un désordre aussi grave ne se renouvela. Mais d'autre part, il eut la douleur de perdre, même avant la sixième année écoulée, plusieurs de ses professeurs les plus capables, que Salamanque, jalouse, gagna par toutes sortes de promesses, et qui emmenèrent avec eux d'Alcalá un grand nombre d'écoliers. Parmi ceux qui l'abandonnèrent alors, se trouvait aussi le célèbre Aelius Antonius de Lébrija (Nebrissa), ville située près de Séville: né d'une famille noble, en 1442 (1), il avait étudié cinq ans à Salamanque et dix en Italie, avec un succès extraordinaire, et avait acquis les connaissances les plus étendues, surtout en fait de langues.

De retour dans sa patrie, vers 1470, il avait d'abord été gouverneur d'un neveu de l'archevêque de Séville. Mais il obtint bientôt une chaire à Salamanque, et s'acquitta avec une renommée peu commune, tant par ses leçons que par ses écrits, entr'autres par ses travaux philologiques. Voulant se consacrer à la composition d'un lexique latin, il déposa vers 1488 sa charge de professeur public, et vécut dans le loisir chez le grand-maître de l'ordre d'Alcantara, qui fut plus tard le cardinal Zuniga.

Après la mort de Zuniga, il se chargea de l'éducation du prince héréditaire, don Juan, et fut historiographe du royaume, sous Ferdinand et Isabelle. Après la mort de cette princesse, Lébrija alla de nouveau professer à Salamanque (1505) jusqu'en 1508, où Ximenès le gagna à l'université d'Alcalá et l'associa à la composition de la grande Bible polyglotte. On ne sait pas en quelle année il

(1) Et non en 1444, comme on dit ordinairement. Voir la biographie la plus récente de Lébrija par Munoz, T. III des *Memorias de la real Academia de la historia*. Madrid, 1799, p. 2.

quitta à son tour Ximenès, pour retourner à Salamanque; mais en 1513, l'archevêque eut la joie de gagner de nouveau cet illustre savant et de le conserver (1). Il fut royalement rémunéré et traité en ami. Ximenès passait souvent devant sa demeure, et s'entretenait avec lui par la fenêtre, tantôt de choses qu'il avait trouvées dans ses lectures, tantôt des affaires de l'université. Quant à Lébrija, il mérita si bien de l'université d'Alcala, que longtemps encore après sa mort († 1522), sa mémoire était honorée par un service funèbre célébré annuellement et avec solennité (2). Au jugement de Gomez, l'Espagne devait à ce savant presque tout ce qu'elle possédait de culture classique (3); et maintenant encore, les deux Décades qu'il composa en 1509, à Alcala, sur le règne de Ferdinand et d'Isabelle, sont, pour l'histoire de ce temps-là, une source extrêmement précieuse (4).

La nouvelle université eut l'insigne honneur de recevoir au commencement de 1514, la visite du roi Ferdinand, qui inspecta tous les instituts, assista aux leçons, et admira beaucoup la magnificence des édifices (5). Seulement à

(1) Le motif qui porta Lébrija à quitter de nouveau Salamanque fut le suivant : La première chaire des études humanitaires y étant devenue vacante, il désira d'en être pourvu. Mais les étudiants, qui avaient alors à Salamanque le droit d'élection, firent par un complot échouer l'illustre savant, et il quitta pour toujours cette université. Munoz, (*Memorias*, etc., p. 22. — Antonii, *Bibliotheca hispan.* T. I, p. 405.)

(2) Gomez, l. c. p. 404.

(3) Juan Bautista Munoz, son biographe, « le nomme restaurador del gusto y solidez en toda buena literatura; » maestro por excelencia de la nacion española — (*Memorias*, etc., T. III, p. 4)

(4) Antonii, *Biblioth. hist.* T. 1, p. 404-409; Cave, *Hist. litter. scriptor. eccles.* Appendix, p. 437, et du Pin, *nouv. Biblioth.* T. XIV, p. 420-423.

(5) Fléchier (livre III, p. 302) et Prescott (II p. 485) placent ce fait en 1513. Mais Balbas ne devint recteur que le 18 octobre 1513, et le roi vint lorsqu'il occupait déjà cette charge, en janvier 1514. — Cfr. Gomez, l. c. p. 4012.

propos d'une muraille qui n'était qu'en bousillage, le roi fit l'observation que cette construction en terre ne s'accordait pas avec le caractère de perpétuité du reste de l'établissement. « Cela est vrai, répondit Ximenès; mais un homme mortel doit se hâter pour voir l'achèvement de ses œuvres; du reste, j'ai le pressentiment qu'un jour des murs de marbre s'élèveront à la place de cette muraille. »

En effet, 43 ans plus tard, le recteur Turbalanus fit reconstruire en marbre tout ce côté, situé vis-à-vis du couvent des Franciscains. Pendant cet entretien du roi avec l'archevêque, le recteur de l'université, Fernand Balbas, vint à sortir du collège de Saint-Ildephonse, accompagné de ses appariteurs qui portaient des sceptres. Les gens du roi demandèrent aussitôt qu'on fit disparaître ces signes d'honneur, attendu que, sous les yeux du roi, aucun sujet ne devait porter le sceptre de la domination. Mais Ferdinand blâma leur zèle, et ordonna d'observer les usages de l'université, faisant remarquer « que c'était là le royaume des sciences, où les savants sont rois. »

Le recteur se jeta ensuite aux pieds du roi, pour lui rendre hommage; Ferdinand l'accueillit avec amitié et le fit marcher entre lui et l'archevêque, pour lui demander des renseignements sur l'état de l'université. Sur ces entrefaites, la nuit survint, et la jeune noblesse dut attendre avec des flambeaux le retour du roi. Mais bientôt il s'éleva entre les pages et les étudiants une querelle qui amena des voies de fait. Le roi étant arrivé, s'en montra indigné, et fit à l'adresse de Ximenès cette amère observation : « C'est ainsi que les choses vont : si les premiers écarts des étudiants avaient été suffisamment punis, ils n'en seraient pas venus maintenant à cet excès de témérité. » Mais l'archevêque, de son côté, fit aussi comprendre le tort de la jeune noblesse, en disant : « La fourmi elle-même a de la

bile, et chacun cherche à se venger quand on l'offense. Ces paroles eurent leur effet, et la mauvaise humeur du roi se dissipa (1).

Quelques années après la mort de Ximenès, l'université reçut une autre visite également honorable, celle du roi de France, François I, qui, après avoir examiné toute cette belle institution, prononça ces paroles remarquables : « Votre Ximenès a entrepris là et exécuté une œuvre que moi-même je n'aurais pas osé prendre sur moi d'accomplir. L'université de Paris, l'orgueil de mon pays, est l'œuvre d'un grand nombre de rois, et Ximenès a fait lui seul une œuvre semblable (2).

Lorsque Ximenès eut pris toutes les dispositions relatives aux études, il voulut pourvoir à la vieillesse des professeurs, et s'entendit à ce sujet avec Adrien (plus tard Adrien VI) qui, à cette époque, lui avait été adjoint par Charles-Quint, pour gouverner la Castille. Adrien lui-même joignait à son titre de professeur de Louvain, la dignité de doyen de l'église de Saint-Pierre dans la même ville, et en général, les vieux professeurs de cette université étaient pourvus de canonicats.

Ximenès, suivant cet exemple, pria le pape Léon X de vouloir bien incorporer à l'université l'église collégiale de Saint-Just et la cure d'Alcala, concession qui le mit à même de pourvoir de canonicats les professeurs de théologie, et de prébendes, ceux de philosophie (3).

Il fut question de réunir, après la mort de son fondateur, l'académie de Siguenza à l'univerté d'Alcala, mais Ximenès s'y opposa, par respect pour la mémoire de son

ami qui l'avait fondée ; et il repoussa également la proposition qu'on lui fit de fondre son université avec celle de Salamanque (1). Il était réservé au XIX^e siècle (1807) d'anéantir cette belle patrie des sciences, ainsi que l'académie de Siguenza et tant d'autres institutions de ce genre que possédait l'Espagne.

(1) Gomez, l. c. p. 4020.

(1) Gomez l. c. p. 4012 et 4013. (2) Id., p. 4006, 20.

(3) Id. l. c. p. 4019; Robles, p. 431.

CHAPITRE XII.

La Polyglotte de Complute.

La plus grande œuvre littéraire sortie d'Alcala est la célèbre bible polyglotte, qui doit son origine à Ximenès, et qui, du lieu de sa naissance, s'appelle la bible de Complute ou d'Alcala. L'essor qu'avait pris la philologie, depuis le commencement du 15^e siècle, devait nécessairement avoir une bienfaisante influence sur les études bibliques, et en particulier sur la critique et l'exégèse. Déjà au moyen âge, il est vrai, à partir d'Etienne, abbé de Cîteaux (1190), on avait cherché à corriger le texte de la Vulgate, non-seulement d'après les anciens manuscrits latins, mais encore en le comparant aux manuscrits grecs et hébreux ; et c'est ce qu'avaient fait en particulier le savant Dominicain Hugo de S. Caro (1236), et la Sorbonne de Paris. Mais l'incapacité des copistes et l'inhabileté même de plus d'un correcteur avaient empêché ces germes d'une saine critique de prendre des développements suffisants, de sorte qu'au commencement du XV^{me} siècle, le cardinal Pierre d'Ailly faisait encore entendre des plaintes amères au sujet du triste état où se trouvait le texte de la bible.

Dans le temps même où les connaissances philologiques, qui commençaient à reflourir en Occident, don-

naient de nouvelles espérances à ceux qui, depuis longtemps, soupiraient après la correction du texte sacré, on venait de découvrir en Allemagne un nouveau levier pour toutes les sciences, en inventant l'art qui multiplie par milliers les résultats des travaux littéraires d'un seul homme, rend les livres plus parfaits et les met à la portée d'un plus grand nombre. Il était naturel que l'imprimerie, récemment inventée, fût sans délai et principalement mise en usage pour les saintes Ecritures; et en effet, de l'année 1462 à l'an 1500, il ne parut pas moins de 80 éditions complètes de la Vulgate, parmi lesquelles déjà celle de Rome (1471) avait été corrigée sur les manuscrits par le savant évêque Jean André d'Aléria.

Bientôt l'ardeur pieuse des savants se tourna vers le texte original des livres saints; et les juifs en particulier s'appliquèrent à corriger et à multiplier par l'impression leurs bibles hébraïques. Après plusieurs essais, tentés soit sur les psaumes, soit sur d'autres livres isolés de l'Ecriture, la première bible hébraïque complète parut, en 1488, à Soncino, petite ville du Milanais; et bientôt elle fut suivie de plusieurs autres, en particulier de celle de Brescia (1494), à laquelle les juifs travaillèrent en commun (1).

Les chrétiens étaient, sous ce rapport, restés en arrière d'une manière qui étonne; mais l'homme qui devait rétablir leur gloire biblique était Ximenès.

Personne ne déplorait plus vivement que lui, le peu d'importance qu'on donnait alors aux études bibliques dans l'enseignement théologique; et souvent on l'enten-

(1) Herbst, historisch-critische Einleitung ins. A.T., vervollständigt von Dr. Welte, 4840. I p., p. 428-432.

dit dire qu'il donnerait avec plaisir toutes ses connaissances dans le droit civil, alors une des parties principales de l'éducation théologique, pour l'éclaircissement d'un seul passage de la bible (1). Nous avons vu plus haut que lui-même, déjà dans la maturité de l'âge et grand-vicaire de Siguenza, avait, pour l'intelligence de la bible, appris l'hébreu et le chaldéen; et Gomez assure qu'il déplorait, dans les ecclésiastiques de son temps, la négligence des études bibliques et l'ignorance du grec et de l'hébreu, pour ce double motif, que par là, ils étaient exclus des sources principales de la science sacrée, la bible et les Pères de l'Eglise; et qu'en outre, ils se trouvaient incapables d'opposer la résistance nécessaire aux maîtres de l'erreur; qui abusaient de l'Ecriture sainte et la défiguraient (2).

Si, ensuite, il profita de son élévation au siège primate d'Espagne pour manifester par des actes, et surtout par la fondation de son université, l'amour qu'il avait toujours eu pour les sciences, il songea aussi, vers le même temps, à ranimer les études bibliques par une œuvre digne d'être placée à côté des fameux Héxaples d'Origène, qui ont malheureusement péri (3).

Il manifesta plus tard, dans le prologue de la Polyglotte, le but qu'il s'y était proposé: «Aucune version, dit-il, n'est en état de rendre complètement le sens de l'original, surtout quand il s'agit de la langue que Jésus-

(1) Gomez, l. c. p. 933, 47 seq. (2) Id., l. c. p. 965 seqq.

(3) Id., p. 966. Un savant moderne en Espagne, l'académicien J.-B. Muñoz, décrit en ces termes les services rendus aux sciences par Ximenès: «l'habile et vertueux homme d'état Cisneros ouvrit, par sa Polyglotte, les sources de la sagesse et en facilita l'accès en fondant à Alcalá des chaires pour les langues orientales, et aussi en protégeant les talents et la liberté nécessaire à la propagation des lumières.» *Memorias, etc.* t. III, p. 18.

Christ lui-même a parlée. En outre les manuscrits de la version latine (la Vulgate) diffèrent trop entre eux, pour qu'on ne doive pas soupçonner des falsifications, provenant surtout de l'ignorance et de la négligence des copistes. Il faut en conséquence, comme le désiraient déjà saint Jérôme et saint Augustin, remonter à l'origine des saintes Ecritures, et corriger les livres de l'Ancien Testament sur le texte hébreu et ceux du N. T. d'après le texte grec, de manière que chaque théologien puisse puiser, aux sources mêmes du texte primitif, l'eau qui coule pour la vie éternelle. C'est pour cela que j'ai fait imprimer la bible dans les langues où elle a été écrite d'abord, en y joignant les différentes traductions. Je me suis, à cet effet, servi du secours de philologues distingués, et me suis efforcé d'autre part à recueillir de partout les meilleurs et les plus anciens manuscrits grecs et hébreux. Et tout cela, je l'ai fait pour rappeler à la vie les études bibliques, qui paraissaient frappées de mort (1). »

C'était pendant l'été de l'année 1502, alors que Ximenès se vit forcé de séjourner à Tolède pendant cinq mois entiers, à cause de la reconnaissance de Jeanne et de Philippe, comme héritiers du trône. Tandis que la cour et les grands du royaume étaient occupés des fêtes brillantes données à l'occasion de la prestation de l'hommage, Ximenès songeait, lui, à préparer pour la théologie une fête bien plus magnifique. Ce fut alors, en effet, qu'il conçut le plan de sa grande Polyglotte, qu'il fit choix des savants destinés à cette œuvre, fit rechercher

(1) *Ut incipiant divinarum litterarum studia, hactenus intermorta, reviviscere.* Prologue de tout l'ouvrage, qui se trouve dans le premier volume de l'A. T., p. 4. Si même il ne l'a pas écrit lui-même, il est du moins incontestable qu'il exprime sa pensée et ses vues.

des manuscrits, et destina son université d'Alcala à être le théâtre où devait s'exécuter cette œuvre gigantesque (1).

Ceux à qui il confia ce travail furent le célèbre Aelius Antonius de Lébrija, le grec Démétrius Ducas, de Crète, que Ximenès avait appelé à Alcala pour enseigner le grec; Lopez de Zuniga (Stunica ou Astuniga), connu par ses démêlés avec Erasme; un membre de la haute noblesse, Nunez de Guzman (Pintianus), professeur à Alcala, et auteur de plusieurs commentaires sur les classiques. Ximenès leur associa trois savants juifs, convertis au christianisme, le médecin Alphonse d'Alcala, Paul Coronell de Ségovie † 1534, professeur de théologie à Salamanque, et Alphonse de Zamora, qui composa particulièrement le dictionnaire hébraïque et la grammaire destinés à ce grand travail. Quant à Démétrius de Crète, Zuniga et Nunez de Guzman, ils s'occupèrent principalement de la traduction latine du Septante, ouvrage pour lequel ils s'aiderent aussi du secours de leurs élèves, entr'autres de Pierre Vergara (chanoine d'Alcala en 1557), qui traduisit les livres sapientiaux. (2) Ce serait du reste une erreur de croire que Ximenès appela tous ces savants à la fois à travailler à son but. Ainsi, Alphonse de Zamora ne se fit baptiser qu'en 1506, et ne fut par conséquent incorporé à la savante compagnie que cinq ans après les autres.

Ximenès avait lui-même formé le plan général de l'ouvrage, et les savants susdits, assurés d'une riche récompense, se prêtèrent à réaliser ses vues. L'archevêque soignait avec le plus grand zèle et de la manière la plus généreuse tout ce qui pouvait leur être nécessaire ou utile, et excitait ces savants à travailler sans relâche, en

(1) Gomez, l. c. p. 965, 36, etc. (2) Id., l. c. p. 966.

leur disant souvent : « Hâtez-vous, mes amis ; car, vu le peu de durée de ce qui est terrestre, vous pourriez me perdre, ou moi être privé de vous (1). » De toutes parts arrivaient des manuscrits de l'Ancien et du Nouveau Testament ; les uns acquis à grands frais, les autres, surtout des grecs, envoyés par le pape Léon X. Ce pontife estimait la personne de Ximenès, et plus encore les sciences ; aussi accorda-t-il sa protection à cette grande œuvre. Il en fut récompensé par la dédicace de cet ouvrage, et par les remerciements publics que lui décerna Ximenès dans son prologue, par les paroles suivantes : « *Atque ex ipsis (exemplaribus) quidem græca Sanctitati Tuæ debemus, qui ex istâ Apostolicâ bibliothecâ antiquissimos tam veteris quam Novi Testamenti codices perquam humanè ad nos misisti.* » Je sais qu'on a opposé à ce fait des considérations chronologiques, tirées de ce que Léon X ne devint pape qu'en mars 1513, et que la première partie de la Polyglotte, le N. T., était imprimée le 10 janvier 1514. L'intervalle entre ces deux époques est, dit-on, trop court pour qu'on ait pu faire la collation des manuscrits du Vatican, qui, dès lors, sont restés inutiles. Mais rien ne nous empêche d'admettre, ce qui d'ailleurs est accordé maintenant par la plupart des critiques, que Léon X fit communiquer à Ximenès les exemplaires romains, alors qu'il n'était encore que cardinal, et que plus tard, lorsqu'il fut devenu pape, l'archevêque l'en remercia publiquement dans son prologue (2).

Dans le même prologue, Ximenès atteste en outre qu'il a rassemblé, avec beaucoup de peines, un nombre consi-

(1) Gomez, l. c. p. 966, 24, etc.

(2) C'est ainsi que la chose est expliquée par Marsh, *Anmerkungen zu Michaelis Einleitung*, etc.; par Hug *Einleitung ins N. T.* et par Feilmoser, *Einleitung*, etc.

dérable de manuscrits, hébreux, grecs et latins; et, dans le second prologue, il déclare de plus que, pour le texte grec, probablement des deux Testaments, on a fait usage des manuscrits romains surtout, mais aussi de plusieurs autres, nommément de la copie, communiquée par la république de Venise, d'un Codex qui avait appartenu au cardinal Bessarion.

Il y est aussi fait mention de manuscrits latins fort anciens et écrits en caractères gothiques, et qu'on a mis à profit pour l'impression de la Vulgate. Nous savons aussi par Zuniga, un des principaux collaborateurs à la Polyglotte, qu'on fit usage pour le N. T. en grec, d'un exemplaire rhodien (*codex rhodiensis*); et Gomez nous rapporte que quatre manuscrits hébreux coûtèrent seuls non moins de 4000 ducats, et tous ensemble, plus de 50;000; somme qui, d'après la valeur de l'argent à cette époque, ne pouvait être dépensée que par un homme dont les revenus étaient ceux d'un roi, et les besoins, ceux d'un moine. L'achat des manuscrits, le paiement de ceux qui travaillaient à les procurer, les pensions des savants, des écrivains et des aides, les frais des nouveaux caractères qu'il fallut pour la première fois fondre à Alcalá, l'appel fait à d'habiles imprimeurs allemands, l'impression elle-même, tout cela réuni nécessita des sommes énormes (1), hors de toute proportion avec le produit de la vente, puisque Ximenès n'en fit tirer que 600 exemplaires, qu'il ne fit taxer qu'à six ducats et demi, quoique chaque exemplaire se composât de six in-folio (2). Aussi le produit total ne s'éleva-t-il pas à la douzième partie des frais. Encore ce produit fut-il assigné, par le testament de Ximenès, à

(1) Gomez, l. c. p. 966, 52 etc. — Prescott, II. p. 488.

(2) C'est ce que nous apprend la Déclaration de l'évêque d'Avila, Fr. Ruyz, qui, après la mort de Ximenès, travailla à répandre la Polyglotte. Elle se trouve après les prologues dans le 4^{er} vol. de l'Ancien Testament.

d'autres buts de bienfaisance, comme on le voit par le bref pontifical, approbatif de la Polyglotte, et inséré dans le premier volume de l'Ancien Testament.

Le petit nombre d'exemplaires qu'on en tira explique la rareté actuelle et le prix élevé de cet ouvrage (1), dont un exemplaire complet se vend rarement moins de 500 florins.

De là vient encore que le second volume, qui contient le dictionnaire hébraïco-chaldaïque, manque dans beaucoup d'exemplaires; et que, peu de temps après la mort de Ximenès, lorsque Gomez écrivait sa biographie, ce volume manquait déjà en Espagne dans plusieurs exemplaires (2).

Cet ouvrage fut commencé en 1502, l'année même où Ximenès en avait conçu le plan à Tolède (3); mais ce ne fut que douze ans plus tard, le 10 janvier 1514, qu'un premier volume, contenant le N. T., sortit des presses, comme l'indique l'observation mise à la suite de l'Apocalypse (4).

Ce volume, le premier par l'âge et le sixième dans le plan de l'ouvrage, comprend le N. T. et quelques autres matières, dans l'ordre suivant: d'abord, un avant-propos, en grec et en latin, explique l'absence des accents dans le texte grec du N. T., et autres choses semblables; attendu.

(1) Il ne doit s'en trouver que 15 dans toute l'Allemagne. Haenlein, *Emilia N. T.* II p. 260.

(2) Gomez, I. c. p. 966, 40.

(3) Et non en 1505, comme le prétendent Schroekh et d'autres; mais pas davantage en 1500, comme le dit Rosenmüller. Gomez, I. c. p. 969, 45 donne la date exacte.

(4) Les paroles qui servent de conclusion à chaque volume, et le prologue sur l'ensemble, ajouté à chaque volume de l'A. T. prouvent incontestablement que le N. T. fut imprimé avant l'Ancien. Plusieurs ont faussement soutenu le contraire.

est-il dit, que les anciens Grecs n'ont pas fait usage des accents, et qu'ainsi les autographes des auteurs du N. T. n'avaient pas ces signes, on a voulu conserver la méthode ancienne (1). En outre, l'absence d'accents n'empêche nullement l'intelligence du texte, pour tous ceux qui comprennent un peu le grec.

Toutefois on a marqué d'un trait (semblable à l'accent aigu) la syllabe tonique de chaque polysyllabe grec. Mais dans la version grecque de l'Anc. Test., par les Septante, on n'a fait aucune difficulté d'introduire la nouvelle méthode d'écrire le grec avec des accents, parce que ce n'est pas un texte original, mais seulement une traduction. Enfin, il y est assuré que le texte grec n'a été appuyé que sur les exemplaires les plus anciens et les plus corrects (*antiquissima et emendatissima exemplaria*) en particulier sur ceux que le pape Léon X avait envoyés.

Cette petite préface est suivie de la lettre d'Eusèbe Pamphile ou de Césarée († 340) à Carpianus, sur l'harmonie des Evangiles; cette lettre est en grec sans traduction latine. Elle se trouve ordinairement en tête des règles évangéliques (canones) d'Eusèbe, relatives à l'harmonie des Evangiles; mais dans la Polyglotte, on n'a imprimé que cette lettre, laquelle nous apprend qu'Eusèbe a disposé les passages de l'Evangile en dix colonnes, dont la première présente réunis les passages bibliques communs aux quatre évangélistes; la seconde, ceux que rapportent saint Mathieu, saint Marc et saint Luc; la troisième, ceux qui se trouvent dans saint Mathieu, saint Luc et saint

(1) Il ne s'en suit pas que les manuscrits grecs, que les éditeurs de Complute eurent entre les mains, n'avaient pas les accents. Au contraire, dans ce cas là, les éditeurs ne s'en seraient pas uniquement référés aux autographes des apôtres, etc, mais aussi aux manuscrits qu'ils avaient sous les yeux, comme l'a déjà observé Ernesti.

Jean; la quatrième, ceux qu'on rencontre dans saint Mathieu, saint Marc et saint Jean; la cinquième, ceux que rapportent seulement saint Mathieu et saint Luc; la sixième, ceux dont parlent seuls saint Mathieu et saint Marc; la septième, ceux qu'on ne trouve que dans saint Mathieu et saint Jean; la huitième, ceux qu'on ne lit que dans saint Marc et saint Luc; la neuvième, ceux de saint Luc et de saint Jean; et enfin, la dixième, ceux qui n'appartiennent qu'à un seul de ces écrivains sacrés (1).

Vient ensuite la lettre de saint Jérôme au pape Damase sur les quatre Evangiles, puis deux prologues à saint Mathieu et le sommaire de son évangile.

Après ces pièces, qui servent d'introduction, viennent les quatre Evangiles, sur deux colonnes, dont la plus large contient le texte grec original, et la plus étroite, la Vulgate; puis, à la marge, sont notés les endroits parallèles et les citations. Comme dans tout le reste de l'ouvrage, on n'y trouve pas la division en versets, qui ne fut imaginée qu'en 1551, par Robert Etienne; mais en revanche, on trouve dans les deux Testaments le partage du texte en chapitres, d'après la méthode introduite au XIII^e siècle par le cardinal Hugues.

L'Evangile de saint Mathieu est suivi d'un prologue de saint Jérôme à celui de saint Marc, qui, par une faute d'impression, y est appelé saint Mathieu. L'Evangile de saint Marc est suivi à son tour d'un prologue du même saint, à saint Luc; et celui-ci, d'un prologue à saint Jean.

Après cette première partie du N. T. viennent deux dissertations grecques: la plus courte, qui est anonyme, et composée probablement par les éditeurs eux-

(1) C. s. Canons d'Eusèbe, avec la lettre à Carpianus, se trouvent imprimés dans l'édition du N. T. par Mill.

mêmes, a pour objet les voyages de saint Paul; et la plus longue, composée au cinquième siècle par le diacre Euthalius, inventeur de la stichométrie, traite de la chronologie, de la prédication de saint Paul et de sa mort.

Vient ensuite une préface de saint Jérôme aux épîtres de saint Paul en général, et un prologue du même auteur à l'épître aux Romains en particulier; puis le texte même des épîtres de saint Paul avec celui de la Vulgate. Chaque épître est précédée d'un prologue et d'un sommaire.

Les 14 épîtres de saint Paul sont suivies des Actes des Apôtres, précédés de deux prologues; après quoi viennent seulement, les sept épîtres catholiques et l'Apocalypse. Le tout est couronné par cinq pièces de poésie à la louange de Ximenès et de son œuvre: les deux qui sont en grec, ont pour auteur Démétrius Ducas et Nikétas Faustu, qui était probablement l'élève de Démétrius; les trois pièces latines sont de Jean Vergara, de Nunez, Guzman, Pintianus, et de maître Bartolus de Castro. Ces cinq savants avaient sans doute travaillé spécialement à l'édition du Nouveau Testament.

A la suite de ces pièces de poésie, vient une liste explicative de tous les noms propres qui se rencontrent dans le N. T., rangés d'après l'ordre des Livres Saints; puis une petite grammaire grecque, sur un seul feuillet in-folio; enfin, un petit lexique grec-latin pour le N. T. et pour les livres de la Sagesse de Salomon et du fils de Sirach.

Ce dictionnaire, à ce que disent les éditeurs dans l'*Introductio quam brevissima ad græcas litteras*, avait été expressément demandé par Ximenès, et il leur parut à eux-mêmes un *lexicon copiosum, maxima cura et studio elucubratum*.

L'impression de ce volume et des suivants est, sinon

tout à fait correcte, du moins très-belle pour ce temps-là. Chaque frontispice est orné des armes du cardinal, tantôt en noir, tantôt en rouge; les lettres sont grandes et distinctes; les caractères latins sont gothiques; les caractères grecs ont la forme des manuscrits, caractères minuscules du IX^e siècle et des suivants (1).

Le rapport du texte grec avec la Vulgate est marqué par de petites lettres latines, de manière qu'il est facile de trouver le mot latin correspondant à chaque mot grec. Lorsque la version latine a une lacune ou qu'elle n'occupe pas toute la ligne, l'espace vide est rempli par des lignes sinueuses.

Plus nous devons de reconnaissance aux éditeurs de cette œuvre, pour le soin et le zèle qu'elle réclamait de leur part et qu'ils y consacrèrent; plus nous devons regretter qu'ils aient si peu senti la nécessité de rendre raison du texte, et d'aborder les questions de critique auxquelles ils ne pouvaient se soustraire. Ainsi, pour tout le N. T., à part une couple de douzaines d'indications exégétiques sans importance, ils ont cru ne devoir faire que quatre observations critiques (2). En outre, l'indication des variantes y est absolument négligée, et l'autorité d'un manuscrit n'est apportée à l'appui d'aucun texte. Le texte est là comme tombé des nues, et jamais, même en général, on n'y dit d'une manière précise de quels manuscrits

(1) Cfr. Montfaucon, *Palaeographia græca*. — Marsh, *Anmerkungen*. 1. p. 416.

(2) Les observations exégétiques mises à la marge, consistent en quelques mots seulement; par exemple: que *malum* est mis pour *malum hominem*; que *venimus* en tel endroit est au parfait; que *hic* est adverbe dans un autre, etc. Les quatre observations critiques concernent A. la doxologie à la fin du *Pater Noster*, S. Math. 6. 43. — B. I Cor., 43. 3. que quelques manuscrits ont *καυχῆσονται* à la place de *καυθήσονται* — C. Une variante d'un manuscrit à I. Cor. 45. 54. — D. Le fameux Comma de s. Jean.

il a été tiré. La préface du N. T. parle seulement des manuscrits de la bibliothèque apostolique, communiqués par Léon X; mais au lieu de les caractériser davantage, on y donne seulement l'assurance vague et sans doute exagérée, qu'on n'a pas fait usage des meilleurs exemplaires parmi les plus récents, mais des plus anciens et des plus corrects, et d'une antiquité telle que, si l'on ne peut se baser sur eux, aucun manuscrit en général ne mérite confiance.

Mais il n'y est pas dit un mot des caractères de ces manuscrits, s'ils sont minuscules ou onciaux, ni de leur âge, ni de leur nombre, s'ils sont d'une même famille, etc. Telles sont les omissions qui, comme nous le verrons plus tard, ont rendu si contestable l'importance de l'édition de Complute.

Le second volume in-folio sortit des presses à la fin de mai 1514, quelques mois après le premier, pour servir d'introduction à l'Anc. Test. Il est l'ouvrage d'Alphonse Zamora, juif converti, et renferme un dictionnaire hébraïco-chaldéen assez complet, pour l'Anc. Test. Les différentes significations des mots y sont rendues en latin, avec l'indication des endroits de la Bible où ils se rencontrent. Un autre petit lexique ressemble à l'Index que Gesenius, dans ces derniers temps, a ajouté à son dictionnaire hébraïco-chaldéen.

Il renferme les expressions latines, avec renvoi aux mots hébreux et chaldéens correspondants; de sorte que, comme il est dit dans la préface de ce volume, on peut, à l'aide de ces deux lexiques, traduire du latin en hébreu et en chaldéen, aussi bien que de ces langues en latin.

On trouve encore dans ce volume une liste alphabétique expliquant les noms propres hébreux, chaldéens et

grecs de l'A. et du N. T.; ainsi qu'une grammaire hébraïque assez complète pour ce temps-là. Ce volume, le second par l'âge, occupe la cinquième place dans l'ordre de la Polyglotte.

Les quatre volumes suivants (les quatre premiers dans la disposition de l'ensemble) sont consacrés exclusivement à l'A. T. (1). L'introduction au premier volume de l'A. T. se compose du prologue dont nous avons déjà parlé, dans lequel Ximènes dédie l'ouvrage entier à Léon X, et où il explique brièvement sa manière de voir sur le plan et la disposition de la Polyglotte, sur les manuscrits qui en sont la base, et sur les résultats qu'il attend de cette grande œuvre. Vient ensuite un second prologue au lecteur, et une petite instruction tirée de la grammaire hébraïque du volume précédent, sur la manière de trouver les racines des mots hébreux.

On y a reproduit en outre le prologue appartenant au N. T., sur l'omission des accents, etc., ainsi que l'avant-propos servant d'introduction au lexique hébraïque. Ce qu'on y voit de neuf, ce sont les éclaircissements qui suivent, relativement à l'origine de la version des Septante, aux traductions d'Aquila, de Théodotion, de Symmaque, sur les Hexaples d'Origène et les travaux bibliques de saint Jérôme. C'est en outre, le petit traité sur les différents sens de l'Écriture : le sens historique, le sens allégorique, le sens anagogique et le sens tropologique ou moral. La définition de ces quatre manières d'interpréter est celle que l'on donne ordinairement : on y explique en peu de mots et quelques exemples, quels en sont les caractères et les différences ; à savoir, que la

(1) On ne trouve pas de date déterminée dans le 4^{er} vol. de l'A. T., ni dans les deux suivants; seulement le dernier volume est terminé par cette indication, qu'il est sorti des presses le 40 juillet 1547.

première s'attache à la signification littérale ; tandis que les trois autres cherchent sous la lettre un sens plus profond, soit des règles pour la conduite morale, soit des allusions à l'œuvre de la Rédemption (*allegor.*), soit enfin des manifestations de la vie future (*anagog.*). On y trouve également les vers connus, par lesquels le moyen-âge avait exprimé la nature de ces quatre manières d'interpréter.

Littera gesta docet ; quid credas allegoria ;
Moralis quid agas ; quo tendas anagogia.

Vient ensuite la lettre de saint Jérôme à Paulin, sur l'ensemble des livres de l'histoire sacrée, et le prologue du même Père au Pentateuque. Immédiatement avant le texte sacré, vient enfin le bref de Léon X (22 mars 1520) à l'évêque d'Avila et à l'archidiacre de Cordoue, François Mendoza, et qui renferme la permission de publier la Polyglotte. L'évêque d'Avila a joint à la lettre pontificale une courte explication de l'importance de cet ouvrage. Ces deux dernières pièces ont naturellement été imprimées plusieurs années après l'achèvement de tout l'ouvrage et après la mort de Ximènes († 1517); et il est encore facile de voir dans les exemplaires de la Polyglotte, que la page qui les contient a été imprimée à part et collée au reste du volume (1).

Outre ces différentes pièces, on voit dans ce volume le Pentateuque en hébreu, en chaldéen et en grec, avec trois versions latines. Chaque page in-folio est d'abord partagée en deux parties. La partie supérieure, comprenant les trois quarts de la hauteur, est ensuite divisée en trois colonnes, et la partie inférieure, en deux seulement. La partie supérieure comprend la version des

(1) Sur le même feuillet se trouve aussi la préface de saint Jérôme au Pentateuque. Elle a été imprimée en 1520.

Septante, la Vulgate et le texte hébreu. La Vulgate est au milieu ; et à ce propos, il est dit dans le second prologue : « de même que le Christ était au milieu entre les deux voleurs, ainsi l'Église latine se trouve placée entre la synagogue et l'Église grecque. » Ces paroles paraissant signifier que la Vulgate devait être préférée au texte hébreu et à la version des Septante, au même degré que le Christ aux deux larrons, on en a pris plus d'une fois occasion de dire que ce second prologue n'est pas de Ximènes, attendu que dans le premier prologue, il accorde au texte primitif une valeur si décisive. Il serait nécessaire, en effet, de recourir à cet expédient (1), ou de reprocher à Ximènes la plus grande inconséquence, si réellement les paroles en question avaient le sens qu'on leur assigne, mais il n'en est pas ainsi. Le second prologue, aussi bien que le premier, appelle le texte hébreu, la *vérité*, par opposition aux versions ; et il est par conséquent bien éloigné de le mettre à une si grande distance après la Vulgate. Nulle part non plus il n'y est dit, que la version latine est à celle des Septante et au texte hébreu, comme le Christ est aux larrons ; mais que *l'Église latine est à l'Église grecque et à la synagogue*, dans le rapport indiqué. Il n'est donc pas fait mention du rapport qui existe entre ces trois textes, mais de celui des trois églises entr'elles ; seulement, la position respective des textes, conformément au but de l'ouvrage, a donné occasion de parler de la position relative des églises, avec un zèle qui n'est pas tout à fait à sa place. Les termes en question ainsi compris, il n'y a plus de motif d'accuser Ximènes d'inconséquence à ce sujet ; ou de recourir à l'expédient indiqué plus haut, expédient

(1) C'est ce qu'on a fait, par exemple, dans une dissertation sur Ximènes Pletz. Neue theol. Zeitschr. 4. Jahrg., 2. B. p. 176.

qui se justifie d'autant moins, que les paroles qui terminent le premier prologue en font attendre un second, où le lecteur soit instruit avec plus de détails de l'ordonnance de l'ouvrage. (*Nunc ad instruendum de operis officio lectorem convertimur*). C'est ce qui a lieu en effet dans le second prologue, dont nous nous sommes aidés dans la description que nous faisons de la Polyglotte, sans jamais négliger toutefois l'examen de cette bible elle-même.

Entre les trois colonnes de la partie supérieure, la version des Septante, souvent corrigée d'après le texte hébreu, occupe constamment celle qui est la plus intérieure, la plus rapprochée du dos d'un livre relié ; tandis que le texte hébreu est toujours du côté de la marge. La largeur de ces deux colonnes est la même, celle qui renferme la Vulgate est beaucoup plus étroite. Au-dessus du texte des Septante se trouve, en outre, une version latine littérale et interlinéaire, faite par les éditeurs eux-mêmes, et dont chaque mot se trouve exactement au-dessus du mot grec correspondant dans les Septante.

Le quart inférieur de chaque page, renferme deux colonnes, dont la plus large comprend le texte chaldéen, c'est-à-dire le Targum d'Onkelos ; et la plus étroite, une version latine de ce texte.

À côté de ce texte et du texte hébreu, on a indiqué à la marge pour ceux qui sont peu versés dans ces langues, les racines des mots et des formes qui se présentent dans les lignes placées à côté ; et de petits caractères latins indiquent chaque fois le rapport des mots du texte avec leur forme radicale, placée à la marge. On a employé le même moyen pour indiquer le rapport de la Vulgate avec le texte hébreu, mais non avec le grec ni avec le chaldéen, comme nous l'avons déjà vu dans le N. T. Les

lacunes de la version latine et les espaces laissés vides y sont aussi remplis par des lignes sinuées. Mais lorsqu'il reste de l'espace à la fin des lignes dans le texte hébreu ou chaldéen, ils sont remplis, non par de larges lettres finales, mais par des traits semblables au *iōd* (יוד). Les lignes de la Vulgate n'ont en longueur qu'un peu plus de la moitié de celles du texte hébreu; les lignes hébraïques, au contraire, à cause de la grandeur des caractères, exigent en hauteur le double des lignes latines, de sorte qu'à chaque ligne hébraïque correspondent deux lignes latines. Le même rapport a lieu entre le texte chaldéen et sa traduction latine. Mais comme les caractères chaldéens, identiques pour la forme avec les lettres hébraïques, sont cependant beaucoup plus petits, les lettres de la traduction latine du chaldéen, sont aussi plus petites que celles de la Vulgate; et c'est ainsi que deux lignes latines y correspondent aussi à une ligne chaldaïque.

Les caractères grecs des Septante sont petits, remplis d'enroulements et d'abréviations, comme le sont d'ordinaire les vieilles impressions grecques, et ne peuvent en aucune manière être comparés aux lettres grecques du N. T., ni pour la grandeur ni pour la forme. Les caractères gothiques de la version latine interlinéaire ajoutée au texte des Septante, sont de la même grandeur, et les deux lignes de ce texte et de sa traduction interlinéaire correspondent toujours à une ligne hébraïque. Il est dès lors nécessaire que la colonne des Septante ait la même longueur que celle du texte hébreu.

Il est encore à remarquer que, dans la disposition générale de l'ouvrage, on ne s'est pas conformé à la coutume des Hébreux, mais à celle des peuples occidentaux. Ainsi, le premier chapitre de la Genèse ne se trouve pas sur la dernière page du volume, comme l'exigeraient

l'hébreu et le chaldéen, mais sur la première. L'impression est très-belle, en particulier celle de l'hébreu et du chaldéen, qui sont toutes deux en caractères dits espagnols; mais, malheureusement, elle n'est pas du tout exempte de fautes. Les deux textes sont ponctués et ont aussi les grands accents. Si, par exception, un mot hébraïque a le ton sur l'avant-dernière syllabe au lieu de la dernière, il est indiqué par un accent grave sur la syllabe tonique. Quant au texte des Septante, il est complètement accentué, à la différence du texte grec du N. T., qui ne l'est qu'en partie.

Les volumes suivants de l'Ancien-Testament, présentent un ordre un peu différent. Comme le Targum d'Onkelos ne contient que le Pentateuque, et qu'aux yeux de Ximènes et de ses savants, à ce que l'on voit dans le second prologue, les paraphrases chaldaïques des autres livres sacrés étaient corrompues et remplies de fables, on les a laissées de côté dans tout le reste de l'A. T. (1). Ximènes fit toutefois traduire ces Targums en latin, et conserver ces traductions dans la bibliothèque de l'université d'Alcala, comme on le voit encore dans le second prologue.

Le second volume de l'Anc. T. comprend les livres de Josué, des Juges, Ruth, les 4 livres des Rois, les deux des Paralipomènes et la prière de Manassé. A cause de l'absence du texte chaldéen et de sa version, ce volume n'est partagé qu'en trois colonnes.

La Vulgate y est toujours au milieu entre le texte hébraïque et les Septante, toujours accompagnés d'une version interlinéaire. Tout le reste est comme dans le

(1) En effet, le Targum de Jonathan sur les prophètes, le Targum sur les hagiographes et d'autres, contiennent beaucoup de fables, sans parler des inexactitudes, et des passages traduits d'une manière arbitraire. Cfr. Herbst, Einleit. ins A. T., herausg. von Dr. Welte 4 p. p. 478-487.

premier volume, mêmes lettres, même disposition. La prière de Manassé, à la fin du volume, ne se trouve qu'en latin.

Le troisième volume de l'A. T. renferme des livres proto-canoniques et deutéro-canoniques, dans l'ordre suivant : Esdras, Néhémie, Tobie, Judith, Esther, Job, les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques, la Sagesse de Salomon, et l'Ecclésiastique ou la Sagesse de Jésus, fils de Sirach. Par rapport à ces deux derniers livres, la nouvelle traduction latine, comme il a été dit, est de Jean Vergara ; mais l'ordre général est le même que celui qui a été décrit jusqu'à présent, à quelques exceptions près. Ainsi, tandis que les autres livres de ce volume, qui appartiennent encore au premier canon ou au canon hébraïque, présentent dans les trois colonnes le texte hébreu, la Vulgate et les Septante avec leur traduction interlinéaire, les livres du second canon n'ont pas de texte hébreu. Ces livres, qui n'existent qu'en grec, sont, Tobie, Judith, la Sagesse de Salomon, la Sagesse de Jésus, fils de Sirach, et quelques morceaux d'Esther, qu'on rencontre dans les Septante à différents endroits du livre, et que saint Jérôme, suivi en cela par les éditeurs de Complute, a réunis à la fin de ce livre. On a conservé dans ces passages deutéro-canoniques, la division en trois colonnes, parce que le texte des Septante avec la version interlinéaire, demandant le double plus d'espace que la Vulgate, on l'a partagé en deux colonnes, entre lesquelles la Vulgate occupe encore le milieu. Entre les livres proto-canoniques ou hébreux de ce volume, les Psaumes ont ceci de particulier, que la Vulgate n'y est pas comme d'ordinaire, placée à côté du texte hébreu, mais comme version interlinéaire au-dessus du texte des Septante, auquel elle correspond

exactement pour cette partie de l'Écriture. En revanche, on a placé à côté du texte hébreu, la traduction faite par saint Jérôme lui-même sur l'hébreu, de sorte que dans le psautier cette traduction occupe la colonne du milieu.

Enfin, le quatrième et dernier volume de l'Anc. Test. comprend Isaïe, Jérémie, les Lamentations, Baruch, Ezéchiel, Daniel avec les passages deutéro-canoniques des chapitres III, XIII et XIV (1), Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Abacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie et les trois livres des Machabées. De ces livres, quelques-uns ne sont pas proto-canoniques, et par conséquent on ne les possède pas en hébreu : ce sont Baruch, les endroits cités de Daniel (la prière d'Azarias, le cantique des trois jeunes hommes, l'histoire de Suzanne, celle de Bel et du Dragon de Babylone), et les trois livres des Machabées. En ce qui regarde en particulier le troisième livre des Machabées, la Polyglotte n'a que deux colonnes, parce que ce livre, qui n'est pas même deutéro-canonique, mais apocryphe, ne se trouve pas dans la Vulgate. Ces deux colonnes ne contiennent en conséquence que le texte des Septante avec une nouvelle version latine interlinéaire.

Ce dernier volume de l'Anc. Test. et de tout l'ouvrage fut achevé le 10 juillet 1517, dans les ateliers de Arnold Guillaume de Brocario à Alcalá, et lorsque le fils de cet imprimeur, le jeune Jean de Brocario, vint en habits de fête en porter la dernière feuille à Ximenes, celui-ci s'écria plein de joie : « Je vous rends grâces, mon Seigneur Jésus-Christ, d'avoir fait arriver à une heureuse fin cette œuvre difficile (2). »

(1) Longue note de l'auteur pour prouver que plusieurs écrivains, entre autres Rosenmüller, ont décrit la Polyglotte sans l'avoir vue ou examinée.

(2) C'est ainsi que le jeune Brocario a plus tard raconté plusieurs fois la chose. Gomez, l. c. p. 967, 48 etc.

Ximenès vécut donc assez pour voir achever l'impression de sa grande Bible ; mais comme il mourut quatre mois après , le 8 novembre 1517 , l'autorisation papale pour la publication de l'ouvrage (1) ne parut que deux ans après sa mort , le 22 mars 1520 , et il se passa ensuite encore un an , avant que les exemplaires n'en fussent connus hors de l'Espagne. Delà vient que l'on ne put avoir égard au texte de Complute ni en tirer parti , dans les éditions de la Bible de Bomberg , pour l'A. T. (1518, etc.), ni dans celle d'Erasmus pour le N. T. (1516, etc.). La Polyglotte n'est toutefois pas restée sans influence sur la formation du texte biblique. En ce qui regarde le N. T. elle est l'*editio princeps* par l'ancienneté de l'impression (1514), tandis que la première édition d'Erasmus a pour elle d'avoir été plus tôt connue (1516). Mais comme Erasmus n'y consacra que cinq mois , et qu'il y travailla fort vite , en ne s'appuyant que d'un petit nombre de manuscrits , il trouva bon dans les éditions postérieures , dans la quatrième (1527) et dans la cinquième (1535) , de mettre aussi à profit le texte de Complute (2).

Il n'est pas sans intérêt d'apprendre ici avec quelle bonté Ximenès prit l'œuvre d'Erasmus sous sa protection , contre son entourage. Zuniga , un des principaux éditeurs de la Polyglotte , aussitôt après l'apparition du N. T. d'Erasmus , s'était mis à écrire des contre-observations aux notes de ce savant. Ximenès désira que cette critique sévère fût d'abord communiquée en manuscrit à Erasmus même et qu'elle ne fût publiée que s'il ne se montrait nullement disposé à y avoir égard. Zuniga ne répondit pas à ce désir : et comme , en présence même de Ximenès.

(1) Elle fut demandée trop tard , comme l'indique le bref lui-même. Du reste , Hug se trompe en assignant pour date à ce bref le 20 mars 1521.

(2) Griesbach , N. T. tom. 4, Prolegom. p. VI.

il portait sur Erasmus des jugements pleins de véhémence et propres à le déprécier , le prélat lui dit avec simplicité et d'un ton sérieux : « Plût à Dieu que tous les écrivains fissent leur travail aussi bien que lui. Quant à vous , il faut nous donner quelque chose de meilleur , ou ne pas décrier le travail d'autrui. » Zuniga resta muet , et fut si intimidé de ces quelques paroles que , tant que vécut Ximenès , il ne parla plus de sa polémique ; mais il n'en fut que plus violent et plus acerbe après la mort du cardinal. Ce ne fut qu'à la fin de sa vie qu'il revint de son égarement ; et peu de temps avant sa mort (1530) , il régla que ses autres manuscrits encore dirigés contre Erasmus , ne seraient pas imprimés , mais remis à Erasmus lui-même , pour qu'il en pût profiter (1).

A partir du milieu du XVI^m siècle environ , une foule d'éditions du N. T. suivirent tantôt Erasmus , tantôt la Polyglotte , ou tous les deux à la fois. Ainsi , tandis que les éditions de Bâle , entr'autres , prenaient Erasmus pour guide , le texte de Complute fut reproduit dans les éditions Plantin ou d'Anvers et dans celles de Genève. La grande Polyglotte de Paris (1645) l'adopta également dans son 9^m et son 10^m vol. in-folio , qui contiennent le N. T. Et , pour ne pas parler d'autres éditions , le texte d'Erasmus et celui de Complute , furent suivis dans la grande Polyglotte d'Anvers , éditée aussi par les Espagnols en 1569 , et aux frais de Philippe II.

L'édition de Ximenès n'eut pas moins d'influence sur les célèbres éditions d'Etienne. Dans la première , Rob. Etienne , imprimeur à Paris (1545) , prit entièrement pour base le texte de Complute ; et si la troisième édition

(1) Du Pin , Nouvelle bibliothèque des auteurs ecclés. , etc. , t. XIV, p. 75.
— Erhard , Geschichte des Wiederaufblühens der wissenschaft. Bildung, B. I^{er}, s. 371.

d'Etienne, qui est encore plus importante, a été faite sur la cinquième d'Erasmus, elle a toutefois encore mis à profit la Polyglotte, qui, d'autre part, avait déjà servi à Erasmus dans cette cinquième édition, prise pour règle par Etienne. Cette troisième édition d'Etienne établit aussi une liaison entre notre Polyglotte et le *Textus receptus*, dû, comme on sait, à la famille des Elzevir, imprimeurs à Leyde. En effet, ce fut le texte de la troisième édition d'Etienne, en tenant compte aussi de celle de Beze, que les Elzevir répandirent par centaines de milliers, et rendirent ainsi le texte dominant (1624-1735).

Ainsi le N. T., de l'édition de Complute, a exercé une grande influence sur les textes du XVI^e et du XVII^e siècle, jusqu'à ce que la Polyglotte anglaise de Brian-Walton (plus tard archevêque de Cantorbéry), ouvrit, en 1657, une nouvelle époque. John Fell, évêque d'Oxford (1675) et le professeur John Mill d'Oxford (1707), dans leurs éditions, bâtirent à leur tour sur cette nouvelle Polyglotte, pour être ensuite surpassés eux-mêmes par Bengel et Wetstein.

Les travaux de Griesbach et des critiques plus récents ont reculé davantage encore à l'arrière-plan le N. T. de l'édition de Complute; et cela doit d'autant moins étonner, qu'on n'a eu pour la Polyglotte que dix manuscrits (1), tout au plus, du N. T.; tandis que maintenant (depuis Scholz) on a pu en comparer et mettre à profit environ 500. Toutefois le texte de Complute a récemment encore été suivi dans l'édition du N. T. du docteur Gratz (Tubingue, 1821 et Maïence, 1827); en même temps que celle du docteur Van Ess repose à la fois sur le texte de Complute et sur celui d'Erasmus. L'édition de Goldhagen,

(1) Griesbach, N. T. t. I Prolegom. p. VI.

autrefois fort répandue, donne également le texte de Complute.

L'influence de notre Polyglotte sur le texte de l'Anc. Test. ne fut pas beaucoup moins grande. Elle n'en est pas, sans doute, l'édition *princeps*, comme dans le N. T.; cette gloire, comme il a été remarqué précédemment, appartient bien plutôt à l'édition soignée par les juifs, et publiée à Soncino (1488), laquelle fut suivie de celle de Brescia (1494). Toutefois, la bible de Complute, est la seconde édition servant de fondement au texte hébreu, et il reste incertain si l'on y a tiré parti de l'édition de Soncino ou de Brescia. Il en est, à la vérité, qui ont cru découvrir une certaine parenté entre notre Polyglotte et le texte de Brescia, mais après un examen plus approfondi, ces prétendues traces d'affinité ont été reconnues pour insuffisantes et ne prouvant rien (1). Gomez, ancien biographe de Ximènes (2), raconte que ce prélat acheta pour 4000 ducats sept manuscrits hébreux. L'archevêque lui-même ou ses savants, rapportent seulement, dans le premier prologue adressé à Léon X, et sans entrer dans plus de détails, « qu'ils avaient réuni un nombre considérable de manuscrits hébreux, grecs et latins. » Quintanilla prétend que les sept manuscrits hébreux mentionnés tout à l'heure, arrivèrent trop tard pour pouvoir encore être mis à profit (3). Mais Gomez, qui vivait précisément à Alcalá et peu de temps après Ximènes, ne dit pas un mot de cette circonstance, si importante, si elle était vraie, et ajoute

(1) Rosenmüller, Handbuch, etc III. Th. — (2) Gomez, l. c. p. 966, 52.

(3) Quintanilla, Archetypo de virtudes, espejo de prelados el venerable Padre et siervo de Dios, F. Fr. Ximenez de Cisneros. Palermo, 1653, l. III, c. II, p. 437. — Pedro de Quintanilla et Mendoza était Franciscain, et agent de l'Espagne à Rome, à l'occasion de la béatification de Ximènes qu'on avait en vue.

seulement que ces sept manuscrits étaient encore de son temps conservés à Alcalá.

Quelques années plus tard que notre Polyglotte, la célèbre bible hébraïque de Bomberg fut imprimée à Venise (1518), dans les ateliers d'un anversois, Daniel Bomberg, mais elle parut avant la Polyglotte; et de même que pour le N. T., Ximenès et Bomberg possèdent aussi en commun, par rapport à l'Ancien, la gloire d'avoir, les premiers parmi les chrétiens, édité la Bible en hébreu. En conséquence, la bible d'Alcalá, et celle des éditions Bomberg qu'avait soignée le savant rabbin Jacob Ben Chaïm (1526, in-folio), servirent de base à la plupart des éditions postérieures. La Polyglotte d'Heidelberg, par Bertram, reproduit purement le texte de Complute, dans trois éditions (1586-1616); et elle emprunte de même à notre bible d'Alcalá, le texte des Septante et de la Vulgate (1). La Polyglotte d'Anvers (1569-72) donne pour l'A. T. un texte mêlé de celui de Complute et de celui de Bomberg, et elle a été suivie en cela par les éditions Plantin et par la célèbre Polyglotte de Londres (1657).

A partir de là, l'influence de l'œuvre de Ximenès sur le texte de l'A. T. commence à baisser; et à mesure qu'Athias, Buxtorf, le juif Norzi de Mantoue, J. H. Michaelis à Halle, Kennikott, professeur à Oxford, et de Rossi, professeur à Parme, firent faire de nouveaux progrès à la critique du texte de l'A. T., on vit aussi peu à peu le texte de Complute rentrer dans l'ombre des bibliothèques. Heureusement, il est dans les destinées des œuvres de l'homme, même les meilleures, d'être à leur tour surpassées par d'autres.

Mais dans le dernier siècle, la bible de Complute.

(1) Herbst, Einleit. ins A. T. v. Thl. I. Welte. Rosenmüller. Hand b. Thl III.

grâce à une critique injuste, fut même menacée de perdre sa gloire antique et si bien méritée. Ainsi, sans attaquer son texte hébreu, et en se plaignant seulement de quelques changements dans les Septante, que les éditeurs de Complute auraient rendus plus conformes au texte original, le texte grec du N. T. devint l'objet d'une longue et violente discussion entre quelques savants protestants (1).

Le premier qui entreprit de contester la valeur de la bible d'Alcalá, fut le critique J. Jacques Wetstein de Bâle, qui, dans les prolégomènes à sa grande édition de la Bible (1730 et 1751), éleva contre le texte de Complute du N. T. trois graves accusations; d'abord, qu'il n'est basé que sur des manuscrits récents; qu'il a été altéré à dessein, en vue de la Vulgate; qu'enfin, l'assurance d'avoir mis à profit des manuscrits reçus de Léon X, mérite peu de croyance, parce que Léon X n'est devenu pape que le 11 février (il faudrait dire mars) 1513, et que l'impression du N. T. a été terminée dès le 10 janvier 1514 (2).

Les prolégomènes de Wetstein furent réimprimés à Halle en 1764, par les soins du docteur Semler, qui, bien qu'il soit partisan des principes de critiques de Bengel et non de Wetstein, adopta cependant comme siennes les accusations de ce dernier contre le texte de Complute, les reproduisit et les fortifia encore la même année 1764, dans un écrit intitulé : *Historische und kritische Sammlungen über die s. g. Beweisstellen in der Dogmatik. Erstes Stück über 1 Joh. 5. 7.*

(1) On peut voir un exposé complet de cette dispute dans Walch, *Neuester Religionsgeschichte* Bd. IV, p. 243 - 450. Rosenmüller en a donné un extrait dans le vol. III de son Manuel pour la littérature de la critique biblique.

(2) Cette troisième accusation a déjà été réfutée p. 106. Quant à ce que dit plus tard Semler que ces manuscrits n'ont servi qu'à l'A. T., son assertion est en contradiction avec la déclaration des éditeurs, dans leur avant-propos au N. T.

« On ne peut nier, y dit-il à la page 77, que toute cette édition n'ait été altérée à bon escient d'après le texte latin, et qu'elle n'ait été soignée par des hommes dont la science n'avait rien d'extraordinaire. » C'est ainsi qu'avant même d'avoir jeté les yeux sur un exemplaire de la bible de Complute, il osait porter une sentence que, dans la dispute en question, il dut, à sa honte, se laisser reprocher par ses adversaires, et qu'il tâcha seulement plus tard de corriger. Semler fut appuyé par le prédicant et recteur J. N. Kiefer de Saarbruck; tandis que le pasteur en chef, J. Melchior Goetze de Hambourg, entra en lice pour soutenir la valeur de la bible de Complute. Une foule d'écrits furent publiés à ce sujet, jusqu'à ce que presque tous les lecteurs en furent fatigués, et que le caractère de Semler y eut subi une atteinte plus forte encore que n'en avait éprouvé son érudition (1). Celle-ci ne fut cependant pas victorieuse; au contraire, dès son second écrit contre Goetze (1768, le troisième sur toute cette affaire), il dut revenir sur ce qu'il avait soutenu dans le principe, savoir que toute cette édition avait été altérée sciemment d'après le texte latin, et se borner à dire qu'il n'avait pas voulu parler d'une altération générale du texte grec, mais seulement de la falsification des passages liturgiques.

Encore cette accusation fut-elle à son tour bornée par Kiefer, et du consentement de Semler, à deux ou trois passages seulement (Math. 6, 13. — 1 Jo. 5, 7, et sous certain rapport, 1. Jo. 2, 14). Ainsi, Semler se voyait réduit à tâcher de sauver seulement une petite tour exté-

(1) Le docteur Semler, dit Walch (*Neueste Religionsgesch.*), s'exprime d'un bout à l'autre d'un ton si moqueur, si grossier et si peu théologique, que j'ai presque cru à la fin entendre quereller un ouvrier des salines de Halle.

rieure de la grande forteresse dans laquelle il avait prétendu se maintenir d'abord (1).

Goetze, au contraire, plus heureux dans cette lutte qu'il ne le fut dix ans plus tard contre Lessing, a montré dans quatre publications que le texte de Complute diffère de la Vulgate en non moins de 900 endroits, et particulièrement dans beaucoup de passages liturgiques (2), que par conséquent, les éditeurs de Complute suivirent ordinairement leurs manuscrits, même contre la Vulgate (3); et qu'ainsi, on pouvait par induction conclure, en leur faveur, que, même dans ces deux ou trois passages, ils ont formé leur texte d'après les manuscrits grecs; surtout que le plus important de ces passages (1 Jo. 5, 7) n'est évidemment pas dans le texte de Complute une traduction de la Vulgate.

Il n'était donc pas possible que les accusations de Wetstein et de Semler contre la bible de Complute restassent debout; d'habiles critiques, au contraire, tels que Jos. Dav. Michaelis, passèrent des rangs des adversaires de notre Polyglotte, du côté de ses admirateurs et de ses défenseurs (4), auxquels s'adjoignirent encore le célèbre Ernesti, dans sa *Nouvelle Bibliothèque théologique* (tom. 6, p. 723, etc.), et le rapporteur de tout ce débat dans Walch, *Neueste Relig. geschichte*. Griesbach déclara aussi que Semler avait été beaucoup trop loin dans ses accusations contre les éditeurs de Complute, et que plusieurs variantes, qu'il avait taxées d'arbitraires, avaient été trouvées tout à fait fondées, par les progrès de la critique et

(1) Walch, ib. 481. (2) Ibid. 461.

(3) Par exemple, dans le passage important sur la résurrection, 1. Cor. 15, 554, où les éditeurs de Complute donnèrent la vraie leçon tout à fait contrairement à la Vulgate.

(4) Walch., ib. p. 462

la découverte de nouveaux manuscrits. (Ce célèbre critique croit toutefois, qu'en quelques endroits du N. T., les éditeurs de Complute ont donné un texte différent de leurs propres manuscrits.) En général, les modernes ont été plus équitables dans les jugements qu'ils ont portés sur la bible de Complute, et avec raison, car l'accusation d'une altération générale du texte en faveur de la Vulgate, s'est peu à peu réduite à très-peu de chose; et encore, sous ce rapport, on ne peut condamner sans réserve les éditeurs de cet ouvrage.

Ainsi, d'abord, pour ce qui concerne le passage de saint Matthieu, c. vi, v. 13, où notre Polyglotte laisse de côté la doxologie, placée après le *Pater noster*, les éditeurs ont consigné à la marge l'observation suivante: In exemplaribus græcorum, post hæc verba orationis dominicæ: « sed libera nos a malo » statim sequitur οτι σου εστινη Βασιλεια κ. τ. λ. Sed advertendum, quod in missa græcorum, postquam chorus dicit illa verba orationis dominicæ « sed libera nos, etc. » sacerdos respondet ista verba supradicta: « quoniam tuum est regnum, etc. » Sic magis credibile videtur, quod ista verba non sint de integritate orationis dominicæ, sed quod vicio aliquorum scriptorum fuerint hic inserta, etc., etc.

Ainsi les éditeurs de Complute avouent en toute sincérité qu'ici ils se sont écartés de leurs manuscrits grecs; et ils en donnent en même temps la raison, savoir que cette doxologie aura, par erreur, été transportée de la liturgie grecque, dans le texte du N. T. Et en ce point, ils avaient complètement raison, de l'aveu des critiques modernes; et la sincérité avec laquelle ils déclarent eux-mêmes qu'ils s'écartent de leurs manuscrits fait naître en leur faveur un bon préjugé par rapport aux autres endroits accusés.

Le second endroit dont on se plaint, est de nouveau une omission faite dans la première épître de saint Jean, ch. 2, où, malgré leurs manuscrits, les éditeurs de Complute doivent avoir retranché au commencement du v. 14, les mots: ἔγραψε ὑμῖν, πατέρες, ὅτι ἐγνώκατε τον ἐπ, ἀρχῆς. — Mais, il est manifeste que ces mots ne sont qu'une reproduction littérale du commencement du v. 13; et l'on ne saurait considérer comme une hardiesse trop grande, d'expliquer leur existence par une ancienne faute de copiste, et cela, en dépit même de bons manuscrits. Maintenant, est-ce uniquement à cause de cette persuasion, fortifiée d'ailleurs par la Vulgate, que les éditeurs de Complute ont, de leur propre autorité, retranché ces mots? ou manquaient-ils réellement dans leurs manuscrits? C'est une question qu'on ne peut décider, attendu que ces éditeurs n'ont eux-mêmes fait aucune observation sur ce passage; mais dans tous les cas, il est certain que, soit pour la dogmatique, la liturgie et la polémique, soit pour tout autre but théologique, il est parfaitement indifférent, que ces mots se trouvent *une* ou *deux* fois dans l'épître de saint Jean; et, par conséquent, il est impossible que les intérêts de l'Eglise de Rome aient déterminé les éditeurs de Complute à faire ce changement d'après la Vulgate.

La troisième et dernière accusation dirigée contre la Polyglotte, a rapport au *comma joanneum*, comme on l'appelle, que les éditeurs doivent avoir traduit de la Vulgate et intercalé de leur propre autorité, dans le texte grec 1. Joh. c. 5, v. 7. Ce passage « *tres sunt, qui testimonium dant in celo: Pater, Verbum et Spiritus Sanctus ethi tres unum sunt,* » qu'on aime à citer comme preuve biblique du dogme de la sainte Trinité, ne se trouve, comme on sait, dans aucun bon manuscrit grec. Toutefois, comme le texte grec de Complute ne concorde pas exacte-

ment avec les paroles de la Vulgate, le soupçon d'avoir uniquement traduit ce passage de la Vulgate, est déjà par là fort affaibli. Quant aux éditeurs mêmes, ils ne s'expliquent là-dessus en aucune manière, car l'observation en partie critique, en partie exégétique, qui se trouve à la marge, et qui est tirée de saint Thomas d'Aquin, n'explique nullement si ce *comma* se trouvait ou non dans un manuscrit de Complute.

Le soupçon élevé contre les éditeurs de Complute est encore affaibli par la circonstance, que jusqu'à présent on a découvert trois nouveaux manuscrits, où se trouve le *comma joanneum*. Erasme déjà s'en référait à un manuscrit britannique, d'où il avait transporté dans ses éditions les plus récentes le passage en question (1). Maintenant on le trouve dans le manuscrit de Dublin, auparavant de Montfort (n° 34 dans Griesbach) et dans deux autres, que Scholz le premier a vérifié en ce point (n°s 162 et 173). Le premier, le n° 162, appartient au Vatican (2). Ce nombre de trois serait encore augmenté, si nous osions admettre que le manuscrit britannique d'Erasme est différent de celui de Dublin, comme en réalité ces deux textes s'écartent l'un de l'autre d'une manière assez sensible (3).

Ainsi, puisqu'il y a quatre manuscrits, et parmi eux un du Vatican, qui renferme le *comma joanneum*, on peut conclure, sans témérité, que les éditeurs de Complute ont dû lire aussi ce passage dans l'un ou l'autre de leurs manuscrits; et nous hésiterions encore moins à

(1) Cfr. Griesbach sur 4 Jo. 5, 7. Appendice à la seconde p. de son N. T.

(2) Scholz. Annotat. ad 4 Jo. 5, 7, dans son édit. du N. T. Le codex Ravennatensis de Berlin a aussi ce passage, mais il n'est lui-même qu'une copie du texte de Complute. Griesb. Append. p. 4 et 5.

(3) On voit les deux leçons dans Griesb. Append. p. 3 et 4.

soutenir cette assertion, s'il n'y avait pas possibilité que ce passage ait pu passer de la bible de Complute dans les nouveaux manuscrits n°s 34, 162 et 173. En outre, ce qui s'est passé entre Zuniga et Erasme rend ceux de Complute suspects à certain point.

Zuniga avait blâmé Erasme, d'avoir omis le *comma joanneum* (dans ses premières éditions). Erasme demanda qu'on lui montrât ce passage dans un manuscrit grec; mais son adversaire éluda cette demande et se borna à se plaindre de la corruption des manuscrits grecs (1).

Cela suffit sans doute pour fonder un soupçon, mais non pour former une conviction; surtout, comme nous l'avons déjà dit, que le texte grec de Complute ne s'accorde pas ici avec la Vulgate, et que dans près de mille autres passages, les éditeurs ont dédaigné de former le texte grec d'après la Vulgate. En soi, il n'est pas invraisemblable qu'ils aient trouvé le passage en question dans un manuscrit nouveau, comme Erasme. Mais l'eussent-ils sans l'autorité des manuscrits, adopté seulement d'après la Vulgate, le 12^{me} concile œcuménique et autres, il serait encore impossible de baser une accusation contre leur probité en général, sur ce cas unique et isolé, dans lequel, comme leurs contemporains en général, ils auraient agi par une critique de sentiment plutôt que d'après des principes fixes de critique. On plutôt tout ce qu'on peut leur reprocher revient à ce que soutenait déjà Griesbach, que les éditeurs de Complute se sont formé une trop haute idée de l'antiquité de leurs manuscrits, et ont donné pour *antiquissimi et vetustissimi*, d'après le langage de cette époque, des manuscrits qui pouvaient avoir environ 200 ans d'existence (2); et que,

(1) Griesbach, Appendix p. 7 et 8. Walch. l. c. p. 438.

(2) Il leur arriva la même chose qu'à Erasme: lui aussi appelle ses *codices*

dans les cas où leurs manuscrits n'étaient pas d'accord, ils adoptaient volontiers la leçon qui répondait à celle de la Vulgate (1). Or, cette manière d'agir mérite d'autant moins un blâme sévère, qu'on en revient davantage à la persuasion que le texte qui a servi de base à la Vulgate était excellent (2).

Dans tous les cas, le texte de Complute est beaucoup moins dépendant de la Vulgate que celui d'Erasme, qui, comme on sait, manquant de manuscrits grecs, a, notamment dans sa première édition, traduit des passages entiers de la Vulgate (3).

vetustissimos, venerandæ antiquitatis, et cependant ils étaient postérieurs au onzième et au douzième siècle. Ernesti, Neue Theol. Biblioth. Bd. 6. p. 178.

(1) Griesbach, N. T. Proleg. p. VI et IX.

(2) Plus récemment le comma Joanneum a été défendu, par Wiseman, Two letters on some controversy concerning 4 Joan. v. 7. Romæ, 1835; et Perrone, Praelectiones, t. II p. 254 etc.

Voici leurs raisons : 1° Le christianisme fut transporté d'Italie dans le nord de l'Afrique, au plus tard au commencement du second siècle ; 2° Avec la foi la Bible passa aussi d'Italie en Afr. 3° Cette bible fut traduite en latin en Afrique, non à Rome, où tout le monde comprenait alors le grec et où une traduction n'était pas nécessaire. (Cette réfl. de Wiseman est admise par Lachmann, N. T. græcè et latinè t. I Proleg. p. XI etc.) 4° Cette traduction fut faite dès le deuxième siècle et employée déjà par Tertullien, Saint Cyprien, etc. ; 5° Elle repose donc sur un texte plus ancien que tous les textes grecs qui nous sont connus, et qui atteignent au plus la fin du troisième siècle ; 6° Or puisque le comma joanneum se trouve dans la vieille version latine faite en Afrique, il se trouvait aussi dans les plus anciens manuscrits grecs portés de Rome en Afrique, et plus anciens par conséquent que nos plus anciens textes grecs. 7° S'il manque dans ceux-ci, c'est que, ou il aura été retranché par des hérétiques antitrinitaires, ou omis sans dessein, par quelque copiste trompé par un *δμοιοτελευτον*, et de plus par un *δμοιοαρχον*; de même que dans un Codex de Vérone, le v. 8., quoique certain aux yeux de la critique, et qui suit le comma joanneum immédiatement, a été omis, par ce qu'il commence et qu'il finit comme le v. 7.

(3) Haenlein Einl. ins N. T. Thl. — Guerike, Einl. ins N. T. Watchl. c. 5.

Du reste, on ne peut nier que ceux de Complute n'ont eu à leur disposition *aucun* des meilleurs et des plus anciens manuscrits : partout, en effet, leur texte s'accorde avec les plus récents, lorsque ceux-ci s'écartent des anciens ; tandis que presque jamais il n'est d'accord avec les vieux manuscrits contre ceux d'une époque plus récente (1). Il est démontré entr'autres qu'ils n'ont pas eu entre les mains le respectable manuscrit *B* du Vatican, soit qu'alors au Vatican même on ne l'eût pas encore découvert, ou que le bibliothécaire ne pût pas le communiquer. Quels manuscrits ont donc été envoyés de Rome ? On l'ignore, parce que jusqu'à présent à Rome on n'a pu les découvrir. En effet, les différents manuscrits du N. T. en minuscules, qui se trouvent encore dans la Vaticane, et que Griesbach, Scholz et d'autres ont mis à profit, ne servent pas de base à la bible de Complute. Peut-être que, comme Ernesti le soupçonnait déjà, les manuscrits communiqués par Léon X, n'appartenaient pas proprement à la Vaticane, mais au pape lui-même, et que, pour cette raison, ils auront plus tard passé en d'autres mains.

Ce qui est aussi possible, c'est qu'après avoir servi, ils restèrent oubliés à Alcalá, et qu'ils partagèrent le triste sort des manuscrits des éditeurs en général. En 1784, le professeur allemand Moldenhawer se rendit lui-même à Alcalá, pour les rechercher sur les lieux mêmes ; mais au lieu de les découvrir, il y apprit la fâcheuse nouvelle que le bibliothécaire les avait vendus dès l'an 1749, comme des papiers inutiles, à un artificier nommé Toryo, qui les avait employés à faire des fusées ; précisément comme le duc Louis de Wurtemberg fit enlever du célèbre monastère de Hirsau une foule de manus-

(1) Griesbach, Proleg. p. VII.

crits pour en charger des canons (1). Le professeur Tychsen, compagnon de voyage de Moldenhawer, confirme cette nouvelle, et ajoute que Martinez, savant espagnol, à la première nouvelle qu'il eut de cette vente, chercha à sauver de la ruine ces trésors littéraires; mais que tout avait été détruit, à l'exception de quelques feuillets épars, qu'il avait sauvés, réunis en liasse et déposés dans la bibliothèque d'Alcala. La circonstance que ces manuscrits ont servi à faire des fusées, fait conclure à Marsh qu'ils étaient récents et écrits sur papier, attendu que le parchemin n'est pas propre à cet usage (2).

Ainsi, grâce à l'ignorance barbare d'un bibliothécaire, il est devenu impossible de faire des recherches exactes, sur l'état et les qualités des manuscrits en question; toutefois, la forme et l'espèce des caractères grecs qui y sont employés nous autorisent, croyons-nous, à conjecturer l'âge de ces manuscrits. Attendu que Ximenès dut d'abord les faire fondre, et que vraisemblablement il fit faire les estampilles d'après les caractères de ses manuscrits, il est permis de supposer que ces manuscrits en minuscules sont du 9^{me} au 13^{me} siècle. Or, d'après les recherches des critiques, les leçons de ceux de Complute s'accordent à peu près avec le Codex Havniensis 1, avec le Laudianus 2, le Vindobonensis Lambeci 35 et le Guelpherbytanus C (3).

Que si les critiques plus récentes du texte l'emportent de beaucoup sur celui de Complute, cette bible n'en con-

serve pas moins la gloire d'avoir été la première entre les Polyglottes et la plus ancienne édition du N. T.

Alcala elle-même a beaucoup souffert des troubles de l'époque et s'est vue privée de son université; mais la bible d'Alcala, répandue dans tout l'univers quoique à un petit nombre d'exemplaires, sera toujours célèbre, et à l'abri de l'affliction et de la misère qui, depuis cinquante ans, ont si abondamment éprouvé la malheureuse Espagne. Des fanatiques politiques ont bien pu renverser et détruire les excellents collèges que Ximenès semblait avoir fondés pour une éternité; mais de même qu'ils ne sont pas parvenus à ensevelir son nom sous les débris de ses œuvres, ils ont encore moins pu imposer silence à la grande Polyglotte, qui proclamera à jamais la gloire de son auteur et son amour pour les études bibliques.

(4) Feitmoser Einl. ins N. T. 625. Michaelis Einl. ins N. T. Thl. 4. p. 775.

(3) Marsh, Anmerkung 1. p. 424.

(3) Haenlein, Einl. ins N. T. Th. II. p. 259. Walch. a. a. o. s. 461
D'après Ernesti, le Codex Laudianus 2, serait une copie de celui que les éditeurs de Complute ont principalement suivi.

CHAPITRE XIII.

Autres travaux littéraires de Ximènes — La liturgie mozarabique.

Après avoir entrepris la Polyglotte en faveur de la théologie, Ximènes, vers le même temps, voulut aussi favoriser les études philosophiques par un autre grand ouvrage. En conséquence, il chargea Jean Vergara et quelques autres savants habiles dans le grec et le latin, de préparer une édition complète des écrits d'Aristote. A cette époque, la philosophie péripatéticienne, généralement fort estimée, était surtout en grande vénération en Espagne, où ce respect pour le Lycée avait passé des Maures aux chrétiens. On devait donc s'attendre à ce que l'imprimerie, nouvellement inventée, ne tardât pas à servir au prince des philosophes, comme elle avait servi au Livre par excellence; et quoique Alde Manuce, de Venise eût déjà donné de 1495 à 1498, la première édition grecque d'Aristote en cinq petits in-folio, Ximènes voulut enrichir les études d'une édition meilleure encore, laquelle, à côté du texte grec et de l'ancienne version latine, présentât sur une troisième colonne, une nouvelle traduction latine, qui précisât mieux le sens, encore souvent douteux. Vergara, en effet, mit sans délai la main à l'œuvre et traduisit d'abord une série d'écrits du Stagirite sur la physique, la psychologie et la métaphysique. Mais comme on n'en pouvait commencer l'impression